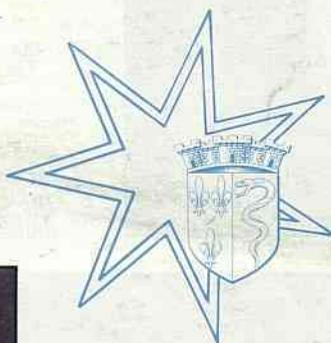
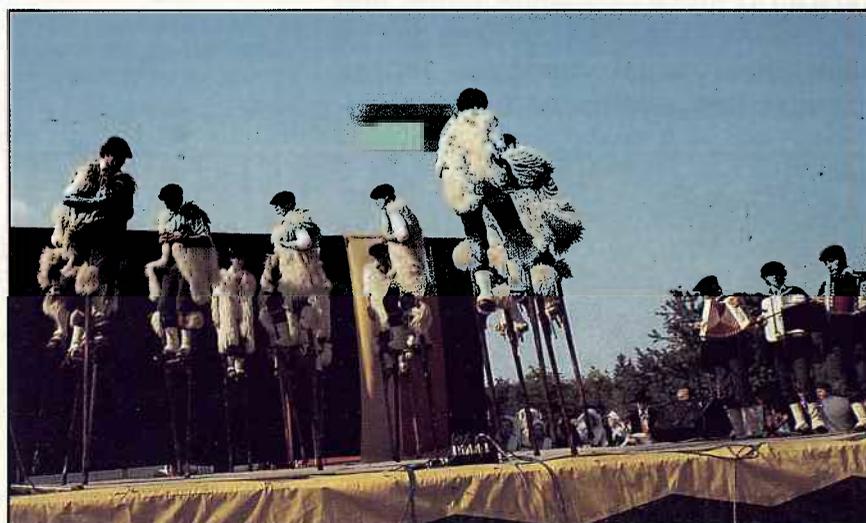


SCEAUX

bulletin municipal d'information

OCTOBRE 1984

Supplément au n° 140



Une page de l'histoire de Sceaux

A LA PENTECÔTE 1984 : LES FÊTES DE LA SAINTE-ESTELLE

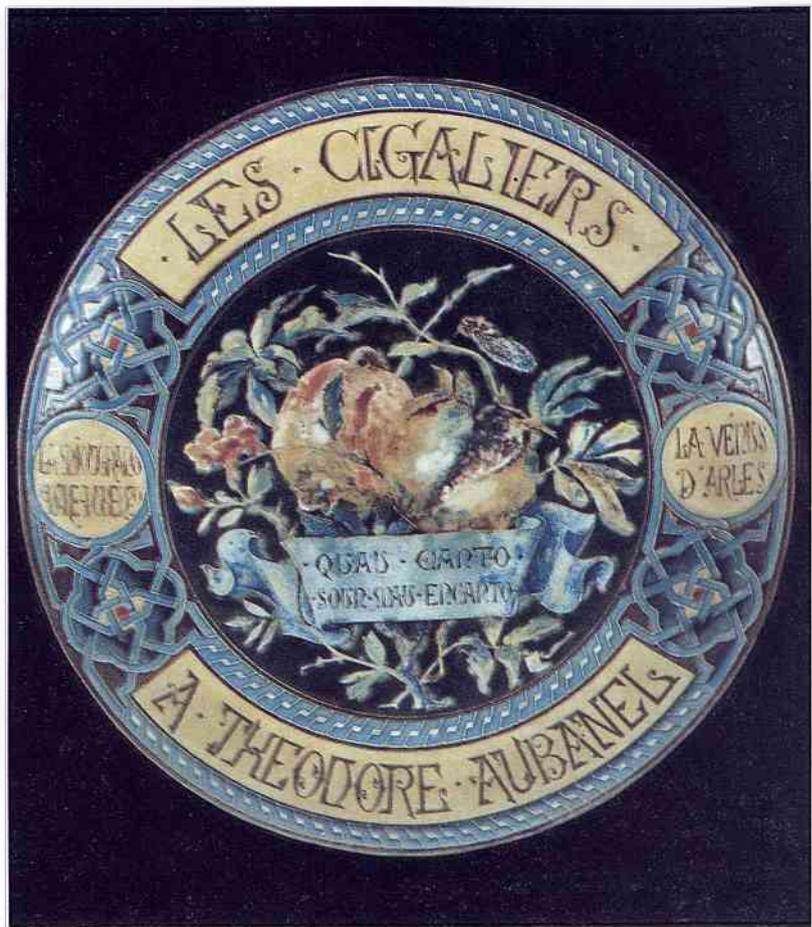
L'exposition « Florian et la tradition félibréenne »

En 1978, la bibliothèque municipale avait organisé une exposition retraçant l'histoire de « Cent ans de fêtes félibréennes ».

Cette année, à l'occasion de la Sainte-Estelle de Sceaux, elle a renouvelé cette initiative mais en mettant plus particulièrement l'accent sur Florian, sans lequel rien ne se serait produit.

C'est ainsi qu'on a pu voir exposées, du 9 au 17 juin à l'ancienne mairie, non seulement les œuvres publiées de Florian, mais aussi quelques lettres manuscrites, adressées à divers cor-

Le plat de céramique offert à Théodore Aubanel par les félibres de Paris, lors d'un banquet présidé par le maire de Sceaux en 1879. (Coll. Aubanel).

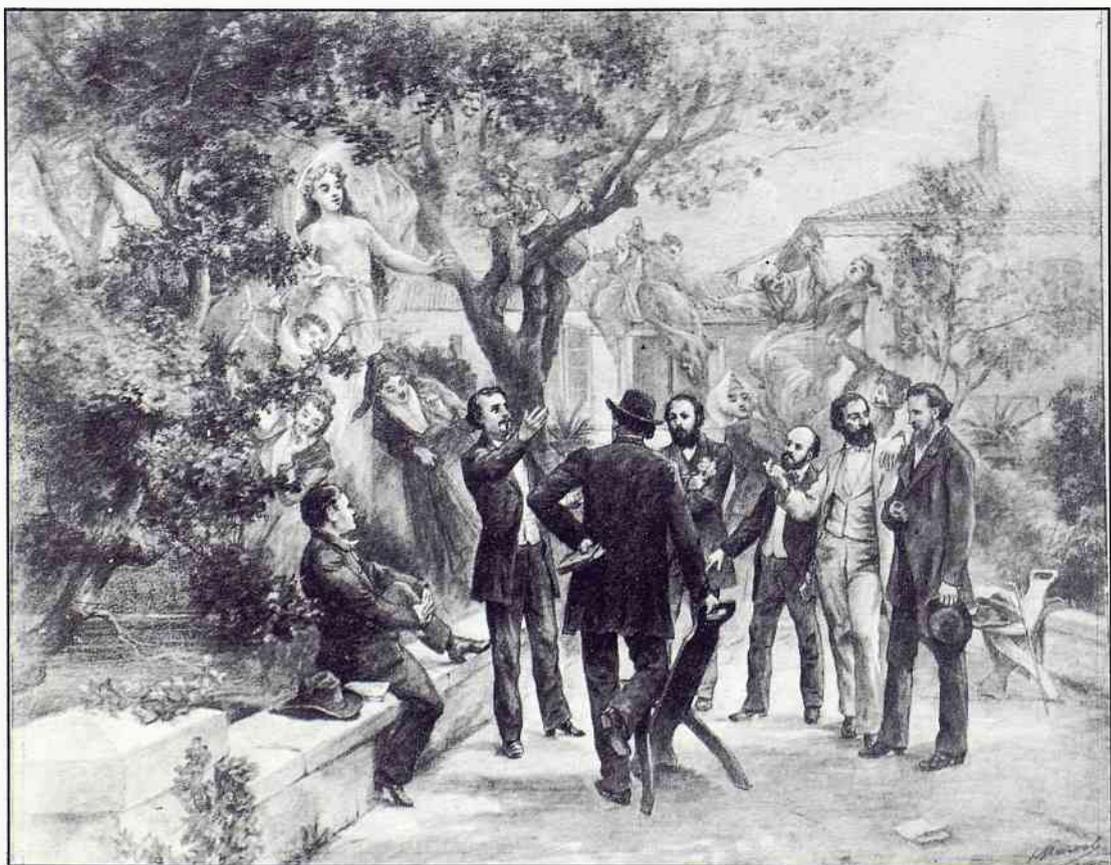


← Lors du vernissage, présentation de l'exposition par Thérèse Pila, bibliothécaire municipale.

↓ Le tableau de Marsal représentant les sept « Primadié », le 21 mai 1854, à Font-Ségugne. (Coll. Aubanel).

respondants entre 1778 et 1794. La dernière, datée du 20 Floréal An II (9 mai 1794) est très émouvante : Florian y fait en effet des projets d'avenir que son arrestation, deux mois plus tard, devait empêcher d'aboutir. On pouvait également y voir une lettre de F.A. Boissy d'Anglas (futur conventionnel) qui écrivait en 1788 à une amie commune au sujet d'Estelle et des fables de Florian.

En liaison directe avec les fêtes félibréennes de Sceaux, étaient exposés quelques documents ayant trait à la fondation du Félibrige, le 21 mai 1854, à Font-Ségugne : le premier almanach publié par Mistral et ses amis en 1855, un tableau (prêté par la famille Aubanel d'Avignon) représentant les sept « Primadié » à Font-Ségugne, divers portraits, un diplôme décerné à Mistral par le Félibrige de Paris, un album offert au même Mistral en 1884 à la première Sainte-Estelle de Sceaux, une photo du plat de céramique donné à Théodore Aubanel par les Félibres de



Paris, lors d'un banquet présidé par le maire de Sceaux en 1879.

L'exposition permettait également de suivre, depuis le début, la participation de la ville de Sceaux aux fêtes félibréennes animées par le « *Félibrige parisien* » avant la guerre de 1914, puis par les « *Amis de la langue d'Oc* » pendant l'entre-deux guerres et après la deuxième guerre mondiale. Cette participation de la ville était, bien entendu, celle de ses maires successifs : Michel Charaire, Charles Grondard ou Sylvain Château et, plus près de nous, Edouard Depreux et Erwin Guldner ; elle était aussi celle d'autres Scéens célèbres : Joseph Loubet, majoral du Félibrige, retiré à Sceaux en 1934, Auguste Salze, maire adjoint de l'entre-deux guerres et poète qui rimait en



l'honneur des félibres du jardin du même nom, Léon Ancely enfin qui fit don de sa bibliothèque à la ville. Cette participation était illustrée par des documents qu'ont bien voulu nous confier des collectionneurs locaux et par une grande photographie de la peinture de O. D.V. Guillonet qui orne le parloir du lycée Lakanal, représentant Mistral et ses compagnons parmi le public assistant à une partie de rugby au lycée.

Bien entendu, l'Institut Florian, section des langues d'Oc de la bibliothèque municipale, créé à partir du don Ancely, fut le premier sollicité pour communiquer de nombreux documents.

Un catalogue entièrement réalisé à la bibliothèque municipale a été remis à chaque visiteur et a ainsi permis aux nombreux félibres qui s'y sont rendus de garder un souvenir de cette exposition organisée pour une grande part à leur intention.

Une page de l'histoire de Sceaux

Entre la parution d'un cahier spécial du numéro de mars 1984 du bulletin municipal et celle du présent supplément au numéro d'octobre, s'est produit un événement qui fait désormais partie de notre histoire locale.

C'était pour la dernière Pentecôte : la Sainte-Estelle, le congrès annuel du Félibrige, tenu à Sceaux en raison d'une tradition plus que centenaire qui fait de notre ville la seule « *cité félibréenne du Nord* ».

Je ne reviendrai pas sur l'origine de cette tradition, renvoyant plutôt le lecteur au numéro du BMI déjà cité et à la bibliographie qui y figure.

Par contre, je voudrais souligner la joie qui a été la nôtre d'accueillir les félibres et les sympathisants du mouvement félibréen venus participer en si grand nombre à ce « *Train de fêtes* » (*) qui a donné quel que temps à notre ville une mine si méridionale que le soleil, pourtant noyé depuis des semaines, n'a pas osé bouder la partie.

Rendre compte de l'événement n'était guère aisé : du simple reportage au compte rendu exhaustif, la marge était grande. Nous avons opté pour une formule faisant la part belle à l'image mais privilégiant ce qui reste l'essentiel dans toute Sainte-Estelle : l'éloquence.

Éloquence religieuse d'abord, lors de la messe concélébrée en langue d'Oc, avec l'homélie prononcée par l'abbé Sylvain Toulze, majoral du Félibrige, qui a su, une nouvelle fois, toucher l'esprit et le cœur en donnant à la pensée félibréenne sa dimension chrétienne.

Éloquence profane aussi, avec, en particulier, les discours et interventions du capoulier du Félibrige, Paul Roux, dont on trouvera le texte complet. Leur qualité, leur adaptation aux circonstances et, tantôt, leur humour en font un fidèle reflet de la démarche accomplie par les félibres à la rencontre de Florian et du Félibrige parisien.

Et les félibres, comme les Scéens attachés à la préservation de leur patrimoine historique et culturel, relèveront avec intérêt, à travers les propos tenus par Pierre Ringenbach, maire de Sceaux, que **la ville de Sceaux entend bien continuer à faire honneur à son double titre de cité félibréenne et de membre associé du Félibrige.**

Reste pour les organisateurs à remercier — impersonnellement pour éviter l'effet toujours fâcheux d'un oubli bien involontaire — tous ceux qui, collectivités ou personnes, ont apporté leur soutien à la mise en œuvre de la Sainte-Estelle ou en ont été les acteurs.

Viennent en premier le ministère de la Culture et celui du Temps libre, Jeunesse et Sports, dont les subventions et l'aide matérielle ont constitué un encouragement fort appréciable. Puis le conseil général des Hauts-de-Seine qui, par sa subvention et la mise à notre disposition du parc de Sceaux, a joué un rôle déterminant dans notre entreprise. La ville de Paris également, qui a si chaleureusement accueilli les félibres à l'issue de leur excursion en Ile-de-France. Également encore les villes d'Antony, Bourg-la-Reine, Fontenay-aux-Roses et Levallois, ainsi que celle de Saint-Sever (Landes), pour le matériel qu'elles ont bien voulu nous prêter.

Nous savons gré aux services de Police de leur compréhension et de leur efficacité. De même, nous sommes reconnaissants à la Protection civile et à la Croix-Rouge pour l'excellent travail accompli par leurs équipes de sécurité et d'assistance sanitaire.

Nous devons souligner l'ampleur de la mission confiée aux services de la ville de Sceaux : de la bibliothèque municipale aux services techniques, en passant — ô combien — par le service des relations publiques, c'est un formidable élan qui s'est manifesté. Élan partagé par le Comité municipal des fêtes dont les bénévoles ont accompli — notamment dans l'organisation du restaurant (près de cinq mille repas servis en trois jours) — un travail aussi obscur qu'indispensable.

Notre gratitude va également à l'Office Municipal des Sports pour le prêt du gymnase de la rue des Imbergères transformé pour la circonstance en une salle de restaurant magnifiquement décorée aux couleurs des provinces d'Oc.

A la paroisse Saint Jean-Baptiste nous devons, comme à l'accoutumée, les préparatifs de la messe en plein air et l'assurance, toujours précieuse, d'un accueil à l'église en cas d'intempéries.

Pour remercier le musée de l'Ile-de-France de sa contribution, il suffit de rappeler l'enthousiasme des félibres visitant l'exposition « *Une girafe pour le roi* ».

Des associations « *Amis de Sceaux* », « *Gémeaux* », « *Maison des Jeunes et de la Culture* », « *Office de Tourisme — Syndicat d'Initiative* », « *Orchestre de jeunes Alfred Loewenguth* », « *Sceaux Accueil* », il faut dire que, dans des domaines très divers, elles ont bien voulu nous prêter un concours des plus actifs.

Un mot ira encore aux fournisseurs ou prestataires de services auxquels nous avons fait appel ; ils y ont répondu d'une manière qui nous a ôté bien des soucis.

Mais c'est aux félibres eux-mêmes et à leurs associations ainsi qu'à tous ces groupements dont la préoccupation commune est de maintenir langues et traditions des pays d'Oc qu'il faut enfin adresser félicitations et remerciements.

Comme on le verra tout au long des pages qui suivent, c'est, en définitive, leur présence, leur verbe, leur musique, leurs chants et leurs danses, leur expression théâtrale, leurs joutes nautiques (si insolites sous notre ciel) qui ont permis d'écrire et d'illustrer, pour la plus grande gloire de Florian et de Mistral, une belle page de l'histoire de Sceaux.

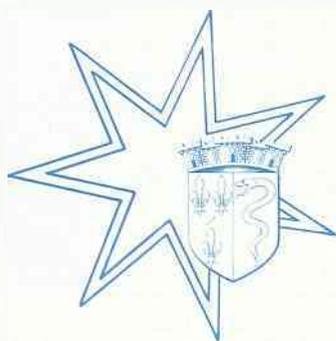
Jean-Louis OHEIX

Maire adjoint de Sceaux, Président
du Comité d'organisation de la Sainte-Estelle 1984

(*) « *Trin de festo* » est, en provençal, le titre donné au programme des fêtes et cérémonies de la Sainte-Estelle.

SAMEDI 9 JUIN

L'accueil des félibres et les visites guidées de Sceaux



Dès le samedi matin, les félibres étaient accueillis à l'ancienne mairie par les représentants des écoles félibréennes d'Ile-de-France et, en particulier, par ceux de l'association « *Les Méridionaux de Sceaux* » qui, avec le Comité municipal des Fêtes, assuraient le secrétariat du congrès.



Nos hôtes pouvaient y retirer leur dossier de congressiste et y obtenir toutes sortes de renseignements concernant aussi bien le déroulement des fêtes que leur séjour à Sceaux et à Paris.

Ils pouvaient aussi s'inscrire pour participer, dans l'après-midi, à l'une des visites guidées de Sceaux, commentées en langue d'Oc ou en français, qu'avait organisées l'association des « *Amis de Sceaux* » (photos ci-dessus et ci-contre).

Pendant ce temps, se tenait à l'Hôtel de ville de Sceaux, les réunions statutaires du bureau général du Félibrige et du consistoire.



SAMEDI 9 JUIN

Chants et danses par les groupes méridionaux d'Ile-de-France Guy Bonnet et ses invités chantent les pays d'Oc

Le samedi, en fin d'après-midi, un premier spectacle de chants et de danses des pays d'Oc était présenté sur la rotonde du jardin de la Ménagerie par les groupes méridionaux d'Ile-de-France.

Favorisé par un soleil « *de là-bas* », ce spectacle apportait, s'il en était besoin, la preuve que, dans la région parisienne, les méridionaux, regroupés dans leurs associations culturelles ou folkloriques et dans leurs groupements d'originaires, savent ce que maintien des traditions veut dire.

De « *L'Auvergne* » au « *Réveil basco-béarnais* », de « *La Coupo Santo* » (Provence) aux « *Cardils du Périgord* », des « *Limousins de Paris* » aux catalans de « *Aïre de festa* », de « *L'Estrambord-Pampres et Lys* » (Provence) aux « *Échassiers landais* », en passant par « *L'Ensoulheido* » (Languedoc) ou « *La Ronde provençale* », le chatoiement des costumes le disputait à la qualité des prestations.

On a même pu croire un moment que le spectacle (quelque peu retardé par divers incidents techniques) n'en finirait pas tant l'enthousiasme était grand. Les landais se sont en particulier taillés un grand succès en délaissant le podium, inapte à supporter leurs échasses, pour danser à même le sol du jardin, au milieu d'un cercle de spectateurs ravis de ce final inattendu.

Ce même samedi, en soirée, était donné, sous le chapiteau du jardin de la Ménagerie, un grand spectacle de variétés dont Guy Bonnet était la vedette.

Pour chanter les pays d'Oc, Guy Bonnet s'était entouré d'invités partageant sa foi dans le maintien des langues et des traditions méridionales.



BMI-SORBAUX



Brigitte Yaquelette



BMI-SORBAUX

Poésie, chant, musique, gaieté, mélancolie, humour. Un merveilleux kaléidoscope enrichi par la présence d'Odyle Rio et de César Choisy, du Théâtre du Mistral, qui avaient accepté de présenter le spectacle et d'y participer, à la fois par amitié pour Guy Bonnet et pour s'associer pleinement à ce temps fort des fêtes de la Sainte-Estelle.

La grand messe en langue d'Oc

Le dimanche matin, dès 8 h 30, le jardin de la Ménagerie s'anima pour le rassemblement général des Félibres et des groupes invités.

Vers 9 h 15, ceux-ci se rendaient en cortège au jardin du petit Château. Avec de très nombreux autres fidèles, ils allaient y entendre la messe traditionnelle de la Sainte-Estelle, concélébrée par les abbés Sylvain Toulze, majoral du Félibrige, Pierre Baverey, curé de la paroisse Saint Jean-Baptiste de Sceaux, Jean Grangé, majoral du Félibrige, et par le chanoine Georges Franzi, maître d'œuvre.

On trouvera ci-dessous le texte de l'homélie prononcée par le père Toulze en langue d'Oc, et sa traduction en français.



Arriba pas res al monde per fortuna : tot ven de la Providéncia de Dieu. Venèm de dire a la dintrada de la messa : *L'Esperit dóu Segnour que mantèn tout dins l'unita counèis touto paraulo*. Nòstre Sénher, que la trobava polida, volguèt mantenir la *lengo d'amour*. Causiguèt per aquò far un dròlle de Provença que l'apelèron Frederic. Lo Bon Dieu aviá preparat lo brès de Mistral, son monde del Mas del Juge, lo lum preclar de son terraire que trasfigurariá tota sa poesia. A ! se pòt dire qu'èra nascut, aquel, amb sa crespina, lo qu'anava reviscolar *nosto lengo mespresado*, lo qu'entemena *Mirèio* en cridant :

*Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino...*

Per acabar de l'engloriar, lo poèta sobeiran i carguèt lo front d'una corona de cançons immortelas : *La Coumtesso, A la Raço latino, La Cansoun dis Avi, La Coupo...* Quala outra parladura del monde se'n pòt creire d'aver las parièras dins sa flor ?

Celebrarém Santa Estèla a Scèus en nos rememorian una d'aquelas cançons del Mèstre que sinhifica lo mai, que tinda fèrme e clar, *La Respèlido*. Se cantèt pel primièr còp per una outra Santa Estèla, en 1900, a Magalona. Balharà als felibres de tot l'Empèri dóu Soulèu, acampats dins aicesta capitala parisenca del Felibrige, l'ocasion de saludar coma se merita

La Maire Prouvènço qu'a batu l'aubado...

En rampelant çaquelai que lo Mèstre alinha aquí, sens oblidar degun, dins de polidas litanias, totes los enfants del país d'òc, *dis Aup i Pirenèu* :

*Li bon garçoun - de la cièuta moundino...
Fiéu animous - dóu Lengadò famous...
Li bèu cousin - dóu noble Limousin...
Li Cevenòu, - Rouergas, Carsinòu...
Li Cantalés, - Enfant dí vièi Galés...
Li bravi Dòufinen...
Gascoun e Givaudan - Biarnés e Bigourdan...*

Mas per de que donc manda tant bèla rampelada, lo Mèstre de Malhana ? Perqué, mos fraires, totes amassa,

*Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Vaqui lou Felibrige !*

Avèm volgut qu'aquesta messa de Santa Estèla portès testimòni de la frairièra felibrenca. La disèm en provençal, lo parlar del Mèstre. I se cantarà en biarnés, en provençal e en quite latin, al *Credo*. L'omèlia e de lecturas son en lengadocian... De mai, de fraires protestants, felibres *de la costo pleno*, coma tot lo monde aici, son venguts a Scèus. Nos agrada de los saludar. En ausignent apèi la Letra de l'Apòstol nos soveniá d'una outra messa dicha a una felibrejada de Scèus : lo lector qu'aviam causit per aquel passatge de l'Escritura èra tanben un protestant, plan conegut aici, lo majoral Gaus-



A l'offertoire, la procession de l'offrande des fruits de la terre.

Rien n'arrive au monde par hasard : tout vient de la Providence de Dieu. Nous venons de dire à l'introït de la messe : *L'Esprit du Seigneur qui garde tout dans l'unité connaît toutes les langues*. Dieu, qui la trouvait belle, voulut maintenir la *lengo d'amour*. Il choisit, pour ce faire, un garçon de Provence baptisé du nom de Frédéric. Le Bon Dieu avait préparé le berceau de Mistral, le milieu familial du Mas du Juge, la lumière éclatante de son terroir qui transfigurerait toute sa poésie. Ah ! celui-là, on peut dire qu'il était né coiffé, lui qui allait ranimer *notre langue méprisée*, lui qui commençait *Mirèille* par ce cri :

*Je veux qu'en gloire elle soit élevée
Comme une reine !...*

Pour achever de l'illustrer, le poète souverain posa sur son front une couronne de chansons immortelles : *La Comtesse, A la Race latine, La Chanson des Aïeux, La Coupe...* Quel autre parler au monde peut-il s'enorgueillir d'en avoir autant dans sa fleur ?

Nous célébrerons Sainte Estelle à Sceaux en nous remémorant une de ces chansons du Maître qui est plus significative, qui sonne haut et clair, *La Renaissance*. On la chanta pour la première fois dans une autre Sainte Estelle, en 1900, à Maguelonne. Elle donnera aux félibres de tout l'Empire du Soleil, rassemblés dans cette capitale parisienne du Félibrige, l'occasion de saluer comme elle le mérite

La Mère Provence qui a battu l'aubade...

En rappelant cependant que le Maître range là, sans oublier personne, dans de belles litanies, *des Alpes aux Pyrénées*, tous les enfants du pays d'oc :

*Les bons garçons - de la cité Raymondine,
Fils courageux - du Languedoc fameux...
Les beaux cousins - du noble Limousin...
Les Cévenols - Rouergats, Quercinois...
Les Cantaliens - Enfants des vieux Gaulois...
Les braves Dauphinois...
Gascons et Givaudans - Béarnais et Bigourdans...*

Mais pourquoi donc le Maître de Maillane lance-t-il un tel appel ? Parce que, mes frères, tous ensemble,

*Nous autres, en plein jour,
Nous voulons parler toujours
La langue du Midi,
Voilà le Félibrige !*

Nous avons voulu que cette messe de Sainte Estelle apporte le témoignage de la fraternité félibréenne. Nous la disons en provençal, le parler du Maître. On y chantera en béarnais, en provençal et même en latin, au *Credo*. L'homélie et quelques lectures sont en languedocien... En outre, de nos frères protestants, félibres à part entière, comme tout un chacun ici, sont venus à Sceaux. Nous sommes heureux de les saluer. En entendant tout à l'heure la Lettre de l'Apôtre — saint Paul — une grande émotion montait en nous au souvenir, d'une autre messe dite à une félibrée annuelle de Sceaux : le lecteur que nous avons choisi pour ce passage de l'Écriture était aussi un protestant bien connu ici, le majoral Gausen. Frères, au *Pater*, qui sera chanté dans l'adaptation de Mistral, nous prierons ensemble *Notre Père* dont, tous, nous sommes les enfants.

La grand messe en langue d'Oc

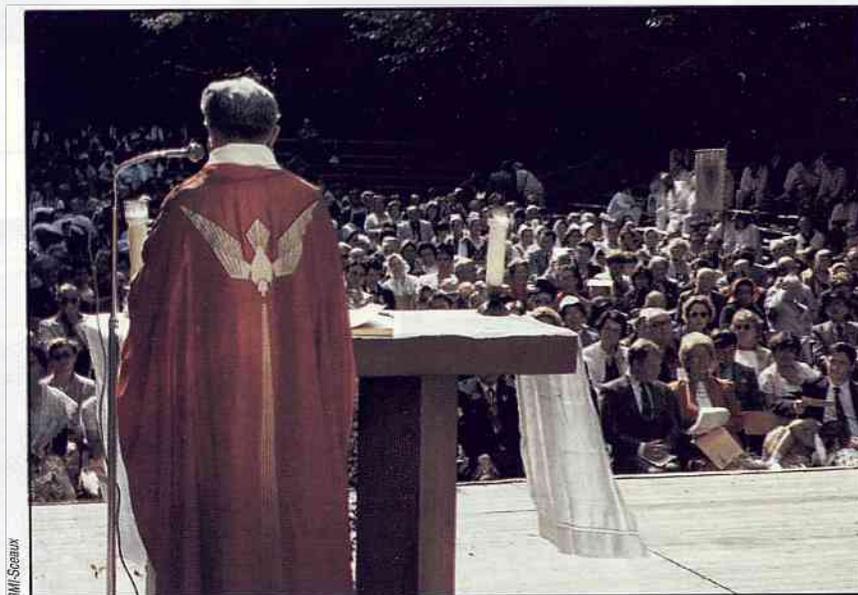
sen. Fraires, al *Pater*, que serà cantat dins la revirada de Mistral, pregarèm ensemble que sèm totes sos enfants, lo *Paire nòstre*.

Es El que mena l'istòria, e mai se n'a pas l'aire un còp-èra. A volgut lo Felibrige e lo reviscòl de nòstra lenga. *Podètz pas far res sens ieu*, a dich Nòstre Sénher. Parla tot sol que lo Malhanenc auriá pas menat son òbra a bon pro sens l'ajudi del Tot-Poderós. Tantas endevenenças son pas possiblas sens un menaire que las apàrie ! Qual prètz-fach per un òme, per tan d'aussada qu'aja, de revelhar la lenga d'aur, la princessa endormida a la flor del temps e de l'istòria ! Quala entrepresa subre-umana de tornar còser amassa, dins lo *Tresor dóu Felibrige*, los tròces escampilhats de sa rauba espelhandrada ! Als uèlhs vesents, Dieu trabalhava de combin ambe lo qu'a poscut dire :

*Dis Aup i Pirenèu, e la man dins la man,
Troubaire, aubourèn dounc lou vièi parla rouman !
Aco's lou signe de famiho...*

Lou signe de famiho ! A ! fraire dóu Miejour, coma n'avèm besonh ! Lo Felibrige reunis de monde de tota mena, mas cal que los apàrie ! Se cal reconeisser diferents, mas se cal endurar coma sèm, nimai de monde maridats per çò melhor e per çò autre. *Supportatz-vos de l'un a l'autre !* Compliment de Pau l'Apòstol als crestians de son temps que val tanplan pel nòstre ! E benlèu enquèra mai pels mantes naires de la *lengo d'amour* ! Sèm pas tròpes, nimai degun de rèsta per butar a la rega. Avèm pas lo drech de nos degatinhar, de nos pessigar per de *parpello d'agasso*. E quend seriá per d'afars consequents, sovenèm-nos totjorn que la lenga comanda e non pas nautres ! Anam dire totara, a la Prefàcia de la messa, que lo *Sant Esperit uniguè li lengo desparièro per prouclama uno parièro fé*. Ausirèm aquela paraula de vertat : pregarèm Dieu qu'uniga d'èime e de còr los braves aparaires de

La lenga als cents parlars frairals que ne fan qu'un ! (A. Perbosc).



La langue aux cent parlars fraternels qui n'en font qu'un ! (A. Perbosc).

Si l'on excepte Lourdes avec le *Pèlerinage des pays d'oc*, il se pourrait qu'il n'y ait pas en France de lieu qui marque mieux

Tirat a Lorda pel *Romavatge dels païses d'Oc*, i a pas en França cap d'endrech, se lo biais ne vira, coma la bona ciutat felibranca de Scèus per marcar l'union de tot'aqueles qu'an per tòca de mantenir la lenga d'òc. Aici, n'a cent ans passats, Pau Arène venguèt pel primèr còp sus la tomba de Florian. E dempèi de monde de Paris e d'Eila de França, montats, pecaire, de totes los renvèrs de l'*Empèri dóu Soulèu*, mas demorats fidèls al parlar mairal, s'arremòsan aici cada an per lo celebrar. Non pas qu'ajan pas bruch entre eles un còp-èra, que lor arrija tròp sovent ! Mas çai tòrnant totjorn, aculhits que son ambe tant bèla avenença pel Còrs de vila e pel monde de Scèus. Dins aicesta ciutat, melhor qu'enlòc plus, *la respelido* mistralenca tròba son acompliment.

Pregarèm l'Esperit Sant que *mantèn tout dins l'unita* per la frairièra entre felibres, de cada man del Ròse. Jèsus dis dins l'Evangèli : *i a mai d'una cambra dins l'ostal de mon Paire !* Lo biais de parlar e d'escriure i fa pas res, sèm totes los lèimes felens de Mistral. Pregarèm pel Mèstre e per totes los *Avi*.

Pregarèm tanben Nòstre Sénher per la frairièra entre Franceses, per la frairièra entremèch los pòbles !

Sens oblidar çaquela que res non dura qu'un temps sus tèrra ! E nautres tanpauc ! Las quitas lengas que parlam a tant bèl amor nos estavaniran un còp-èra sus las pòtas. Alavetz val mai fondar sul Mèstre majoral, l'*Ome blanc* de l'Evangèli, lo que nos a dicha *la cansoun*

*Que rediran li bouco umano
Tant que lou Vèrbe aurà resoun !...*

El, es vengut nos quèrre, paure tropèl abandonat per las gresas del monde, per nos menar en çò de son Paire. Aquí totas las parladuras dels omes faran pas qu'un, dins una sinfonia eternala, per dire la glòria de Dieu. Ambe Nòstre Sénher, retrobarèm, n'avèm l'esperança segura, nòstre monde, los amics felibres e mai los autres, lo Mèstre qu'avèm pas conegut,

Douçamen ié parlant dins nosto lenga d'O !

Il est le maître de l'histoire, et même s'il n'y paraît guère de temps à autre. Il a voulu le Félibrige et la renaissance de notre langue. *Sans moi vous ne pouvez rien faire*, l'Évangile nous le dit. Il est évident que le Maillanais n'aurait jamais pu réaliser son œuvre sans l'aide du Tout-puissant. Tant de réussites ne sont possibles qu'avec un guide qui les programme. Quelle tâche pour un homme, quel que soit son génie, de réveiller la langue d'or, la princesse endormie à la fleur du temps et de l'histoire ! Quelle entreprise surhumaine de recoudre ensemble, au *Tresor du Félibrige*, les morceaux dispersés de sa robe en lambeaux ! Manifestement Dieu travaillait de concert avec celui qui a pu dire :

*Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main,
Poètes, relevons le vieux parler roman !
C'est là le signe de famille...*

Le signe de famille ! Ah ! frères du Midi, comme nous en avons besoin ! Le Félibrige réunit des gens de toute sorte, mais il faut qu'il les rassemble ! Nous devons nous reconnaître différents, mais nous devons nous supporter tels que nous sommes, ainsi que des personnes mariées pour le meilleur et pour le reste. *Supportez-vous les uns les autres*, recommandation de l'Apôtre Paul aux chrétiens de son temps, qui vaut autant pour le nôtre ! Et encore plus peut-être pour les mainteneurs de la *langue d'amour* ! Nous ne sommes pas si nombreux, personne n'est de reste au chantier. Nous n'avons pas le droit de nous quereller, de nous critiquer pour des minuties. Et quand cela serait pour des questions importantes, souvenons-nous toujours que la langue commande et non pas nous ! Nous allons dire à la Préface de la messe que le Saint Esprit *unit les langues différentes pour proclamer une même foi*. Nous entendrons cette parole de vérité : nous prions Dieu qu'il unisse de cœur et d'esprit les bons défenseurs de

que la bonne cité félibréenne de Sceaux l'union de tous ceux qui ont dessein de maintenir la langue d'oc. Ici, voilà plus de cent ans, Paul Arène vint pour la première fois sur la tombe de Florian. Et depuis lors des habitants de Paris et d'Ile-de-France, montés, les pauvres, de tous les horizons de l'*Empire du Soleil*, mais demeurés fidèles au parler maternel, s'assemblent ici chaque année pour le célébrer. Ils ne s'abs-tiennent certes pas de se quereller à l'occasion, et cela ne leur arrive que trop souvent ! Mais ils reviennent toujours ici, où les accueillent avec tant de bienveillante amitié la Municipalité et la population de Sceaux. Dans cette cité mieux que partout ailleurs l'appel de *la Renaissance* mistralienne se trouve réalisé.

Nous prions l'Esprit Saint qui *maintient tout dans l'unité* pour qu'il maintienne la fraternité entre félibres de chaque côté du Rhône. Jèsus le dit dans l'Évangile, *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père*. La façon de parler et d'écrire n'y change rien, nous sommes les légitimes descendants de Mistral. Nous prions pour lui et tous les aïeux. Nous prions aussi Dieu pour la fraternité entre les Français, pour la fraternité entre les peuples !

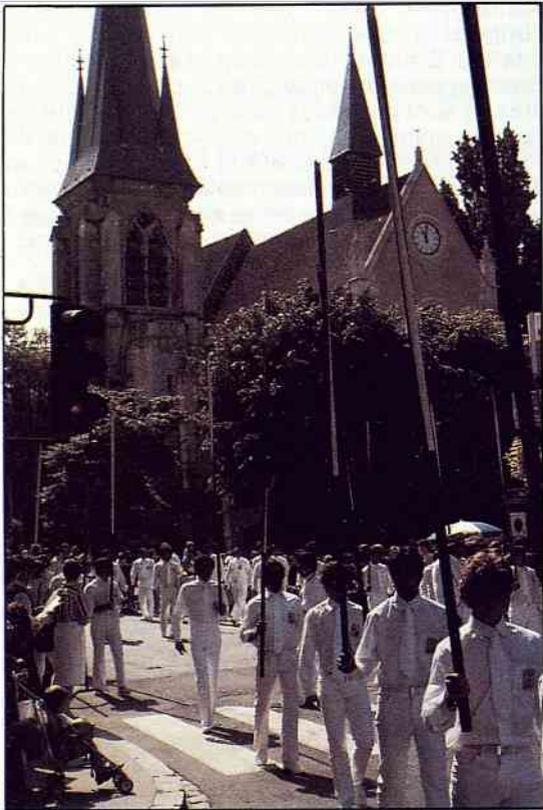
Sans oublier pour autant que rien ne dure qu'un temps ici bas ! Et nous non plus ! Les langues même que nous parlons avec tant d'amour s'évanouiront un jour sur nos lèvres. Aussi bien vaut-il mieux faire fond sur le Maître suprême, l'*Homme blanc* de l'Évangile, celui qui a dit *la chanson*

*Que rediront les lèvres humaines
Tant que le Verbe aura raison !*

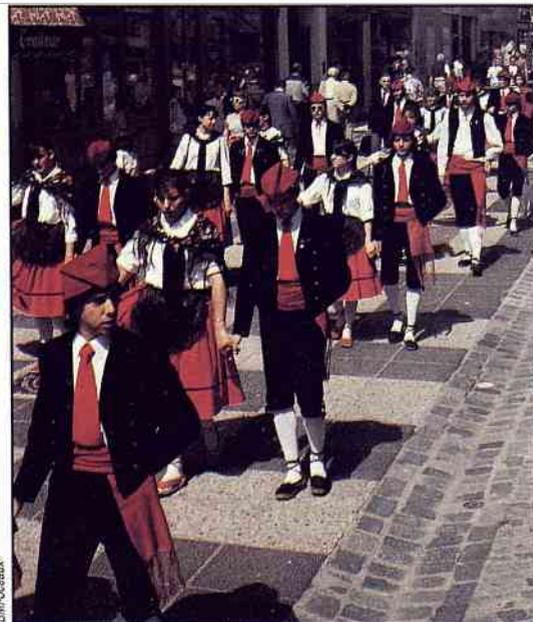
Lui qui est venu nous chercher, pauvre troupeau abandonné dans les déserts du monde, pour nous conduire chez son Père. Là, tous les langages des hommes ne feront plus qu'un, dans une symphonie éternelle, pour dire la gloire de Dieu. Avec le Christ, nous retrouverons, nous en avons la ferme espérance, notre famille, les amis félibres et aussi les autres, le Maître que nous n'avons pas connu,

Lui parlant doucement en notre langue d'Oc !

Le défilé



Simple aperçu d'un des moments les plus colorés de la Sainte-Estelle



Constitué dans la rue du Docteur-Berger, à la sortie du Petit Château, l'imposant défilé des félibres, des autorités et des groupes invités devait longuement s'étirer dans le jardin de la Ménagerie et tout au long de l'avenue de Camberwell, la place du Général-de-Gaulle, la rue Houdan et l'avenue du Président-Franklin-Roosevelt, jusqu'au jardin des Félibres.

Là, un rassemblement impressionnant se formait, occupant tout le jardin ainsi que les trottoirs et la chaussée de l'avenue Roosevelt, de la place Frédéric-Mistral à l'entrée du parc.

On était arrivé à l'un des temps forts de la Sainte-Estelle, la Félibrée, au cours de laquelle interventions et allocutions allaient se succéder, ponctuées par les chants de « La Cardellino ».

Intervention de Jean-Louis Oheix, maire adjoint de Sceaux

Jack Lantier
(par le truchement d'un disque)
chante :

Plaisir d'amour

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie ;
Elle me fuit, et prend un autre amant.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie ;
L'eau coule encor, elle a changé pourtant.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.



Maïté Laurent chante la chanson d'Estelle dans la langue que parlait cette bergère :

*Aï ! s'avé din vostre villagé
Un jouin'é téndre pastourel,
Qué vous gagn' au premié cop d'iel,
É pieï qu'à toujours vous engagé ;
Es moun ami : rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.*

*Sé sa voix pléntiv' é doucéto
Faï soupira l'éco d'aôu boï,
É sé lou soun de soun aôûboï
Faï sougea la pastoureléto ;
Es moun ami : rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.*

*Sé, quan n'aouso pas ren vous diré,
Sa guignado vous atténdris ;
Pieï, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un dous souriré ;
Es moun ami : rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.*

*Quan lou paôuret s'en vén pécaïre,
En roudan proucho soun troupel,
Li diré : Baïla m'un agnel,
Sé li lou baïl' embé la maire ;
Aï qu'es ben el ! rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.*

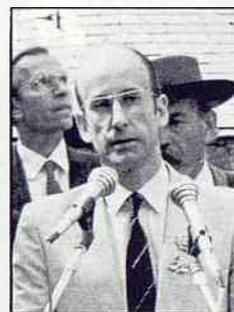
En français :

*Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.*

*Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accens de son hautbois
Rendent la bergère attentive,
C'est encor lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.*

*Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire ;
C'est encor lui : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.*

*Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère ;
Oh ! c'est bien lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.*



« Plaisir d'amour », une chanson mondialement connue, traduite dans on ne sait combien de langues, chantée pendant la Révolution au « Haméau de Chantilly » qui n'était autre que le Palais de l'Élysée actuel.

« L'enfant et le miroir », une fable comme on aimerait que l'on en apprenne davantage à l'école. Elle n'est pas de La Fontaine.

Une petite chanson enfin qui est, à elle seule, à l'origine de la tradition félibréenne de Sceaux.

Il s'appelait Jean-Pierre Claris de Florian et les Scéens l'aimaient.

Ils l'aimaient ces Scéens des années 1770 et 1780 quand Florian, né à Sauve dans le Gard — un Languedocien — devint leur concitoyen en entrant comme page au service du duc de Penthhièvre puis en devenant gentilhomme de sa cour ; ils l'aimaient quand il participait à la distribution de l'aumône du « bon duc », y ajoutant souvent la sienne ; ils l'admiraient dans sa réussite littéraire qui, à 33 ans, devait le conduire à l'Académie française.

Ils l'aimaient ces Scéens quand, avec la Révolution, ils l'élisent commandant de la garde nationale.

Ils l'aimaient ces Scéens quand, arrêté sous la Terreur, il est emprisonné, tombe malade, revient mourir à Sceaux et y est enterré au cimetière communal qui se situait à l'époque dans ce que nous appelons aujourd'hui le Vieux Sceaux, entre la rue des Écoles et la rue des Imbergères.

Ils l'aimaient ces Scéens quand, au début du 19^e siècle, l'exiguïté du cimetière rendant nécessaire son déplacement à l'extérieur du village, le conseil municipal décide que les restes de Florian seront transférés dans un petit enclos près de l'église.

Un petit enclos qui est là.

(J.L. Oheix montre la partie ouest du jardin des Félibres).

Un petit enclos qui a grandi sans que les cendres de Florian ne quitte leur place et où leur présence est marquée par cette colonne de grès que surmonte le buste réalisé à l'initiative du maire d'alors, Achille Garnon, qui, pour ce faire, avait ouvert une souscription nationale.



Juliette dit :
L'enfant et le miroir

*Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image ;
Et puis par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême ;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente ;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème ;
Le bien, le mal, nous sont rendus.*

La Félibrée



Brigitte Vaquette

L'abbé Sylvain Toulze, majoral du Félibrige

Chaque année, les Scéens peuvent apercevoir, dans le cortège des félibres, la soutane ornée d'une cigale d'or de l'abbé Sylvain Toulze et nombre d'entre eux assistent ensuite à la messe en langue d'Oc célébrée par ce prêtre félibre, devenu en quelque sorte — comme M. le maire le souligne dans son discours de la Félibrée — l'aumônier des félibres de Sceaux.

Mais l'abbé Toulze, membre de l'Académie des Jeux floraux, est, comme il se doit, poète et rime aussi volontiers en langue d'Oïl qu'en langue d'Oc.

Sa dernière visite à Sceaux lui a inspiré ces strophes que nous sommes heureux de publier.

LES CHÊNES

A Georges Poisson,
conservateur
du jardin des Félibres

Pèlerin passionné de l'ordre, au Parthénon
Le Martégal étreint les colonnes d'Athènes ;
Mes lèvres ont frôlé l'écorce de vieux chênes
Dans un vallon perdu qui n'avait pas de nom...

J'aime les frondaisons profondes, l'ordonnance
Des bois du Roi, Chambord, Versailles,
Saint-Germain,
Fontainebleau, Montjoie à la croix des chemins
Splendides et cruels de l'histoire de France !

Chevreuse, Maintenon, Rambouillet, Chantilly !
La mélodie en fleur d'une phrase sonore
Conduit au délicat Pavillon de l'Aurore
Où le Grand Siècle au Parc de Sceaux
n'a point vieilli.

Mais l'ordre souverain des immenses domaines
Ne m'ôtera jamais du cœur un beau souci,
L'horizon scintillant des Causses du Quercy
Où parquent les troupeaux de moutons
et de chênes.

Les petits troncs nouveaux embrassent le pâtis
Comme s'ils avaient peur de perdre leurs racines ;
Seuls, loin de la futaie, au penchant des collines,
Ils gardent le genièvre et les blanches brebis.

Le chêne fait toujours une ombre drue et franche,
Aussi dense que le perfide marronnier,
Moins sèche que le pin, le buis ou le figuier,
Avec des rayons d'or suspendus à ses branches.

Saint Louis aurait pu venir en palefroi,
Débonnaire, en Quercy juger comme
à Vincennes ;
Sur les rives du Lot comme aux bords de la Seine,
Les bois des paysans font les chênes du Roi.

De haut lignage ou roturières, les chênaies
Vêtent même parure au signe des saisons ;
Comme les blés au vent les fastes frondaisons
Roulent avec des creux de vagues déchaînées.

L'arbre le plus français, le chêne est le plus beau !
Ah ! j'entends déferler du fond de la mémoire
La forêt qui reprend la place de l'histoire
Et montera la garde autour de mon tombeau...

Seigneur, le soir du jour où tu créas la flore,
Le troisième ! tu vis que ton œuvre était bon ;
Donne-nous de revoir au seuil de ta maison
Des chênes s'éveiller pour l'éternel aurore !

Le 7 août 1984

Sylvain TOULZE

Depuis, Florian est là, près des Scéens, sans doute pour l'éternité.

Et les Scéens, fidèles dans leur affection, continuent de l'honorer. On se rend ici en famille ; aux enfants qui apprennent ses fables, on parle de Florian en leur montrant son buste.

Et puis un jour, un beau jour du printemps 1878, de la gare de Sceaux — non pas celle par laquelle bon nombre d'entre vous sont arrivés aujourd'hui, mais l'ancienne gare, celle qui était là, juste en face de ce jardin et dont le bâtiment, transformé, existe encore — sortent Paul Arène et Valéry Vernier.

Paul Arène et Valéry Vernier étaient de ceux qui, avec tant d'autres poètes ou écrivains de langue d'Oc, dans le Midi ou à Paris, participaient à cette grande renaissance initiée par Frédéric Mistral et les « Primadié » quelque vingt-cinq ans plus tôt.

Et que découvrent-ils en sortant de la gare : la tombe de Florian.

Or, pour eux comme pour nombre de Félibres, Florian était une sorte de précurseur, lui qui, dans « Estelle et Némorin », charmant roman pastoral, avait écrit cette chanson en languedocien qu'il y a quelques instants, Mme Laurent a si bien interprétée.

Ce jour-là, Paul Arène et Valéry Vernier, au retour de leur promenade à Châtenay où ils étaient venus célébrer le centenaire de la mort de Voltaire, allaient déposer des fleurs sur la tombe de Florian et se promettre de faire partager leur découverte à leurs amis.

Promesse tenue, puisqu'à l'automne suivant, tous deux reviennent accompagnés de nombreux amis. Des fleurs sont à nouveau déposées et l'engagement est pris de refaire désormais tous les ans ce pèlerinage.

1878 - 1978. Nous avons célébré ici même, il y a six ans, le centenaire de la naissance de ce qui allait devenir la très vivante tradition félibréenne de Sceaux.

Et, depuis cent ans, que de grands moments dans ce jardin. Tant de monde dans un lieu aussi petit, et tant de grands hommes pour assurer sa notoriété : écrivains, savants, responsables politiques venus présider les fêtes organisées conjointement par la municipalité de Sceaux et le Félibrige parisien.

Aujourd'hui, fidèles au souvenir de Florian et à la tradition qu'il a fait naître, nous accueillons la Sainte-Estelle, cent ans après une autre Sainte-Estelle, présidée celle-là par Frédéric Mistral.

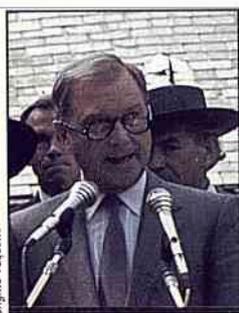
Sceaux, cité félibréenne, n'est pas peu fière de ce qui lui arrive. Et c'est intensément qu'elle vit ces moments d'émotion.

Mais l'émotion n'empêche pas la joie et notre joie est grande, amis félibres, de vous voir si nombreux parmi nous pour ces trois jours de la Sainte-Estelle.

Vive Sainte Estelle !

La Félibrée

Allocution de Pierre Ringenbach, maire de Sceaux



Mesdames,
Messieurs,

Alors que se préparaient les fêtes du centenaire du premier pèlerinage des félibres parisiens en notre ville, un échange de lettres entre mon prédécesseur, Erwin Guldner, aujourd'hui maire honoraire de Sceaux, et le capoulier René Jouveau allait, en mai 1978, sceller le principe de ce qui, à la Sainte Estelle de Nice en 1982, deviendrait décision : Sceaux, cité félibréenne, accueillerait le congrès du Félibrige pour la Pentecôte de 1984.

Cette année, vous vous en doutez, n'avait pas — de si loin — été choisie au hasard.

Cent ans plus tôt, en effet, en cette année 1884 où son mouvement de renaissance atteignait les trente ans d'existence, Frédéric Mistral présidait ici même aux cérémonies et festivités de la Sainte Estelle.

Six ans s'étaient écoulés depuis que, grâce à un heureux hasard, Paul Arène et Valéry Vernier avaient, un jour de printemps 1878, découvert au pied de ce clocher la tombe de Florian qu'il considéraient — et, avec eux, nombre de félibres — comme un précurseur de la renaissance des parlers d'Oc.

Six ans s'étaient écoulés depuis qu'était née, avec cette découverte, la tradition félibréenne de Sceaux dont l'authenticité lui confère une dimension bien supérieure à celle d'une simple curiosité historique et culturelle.

Florian, Jean-Louis Oheix vient de vous en parler, en plantant en quelque sorte le décor qui convient à cette cérémonie traditionnelle.

Mistral, je ne tenterai pas devant ses disciples d'évoquer sa vie ou son œuvre. Qu'il me soit seulement permis de rappeler qu'il revint à Sceaux en 1887 pour participer à la cérémonie d'inauguration du buste de Théodore Aubanel et que c'est en 1911 qu'il connut ici la gloire du bronze : de son vivant, mais sans qu'il puisse malheureusement fouler une nouvelle fois le sol de ce jardin.

En revanche, je soulignerai que, si notre tradition s'est maintenue et a connu de si grandes heures de gloire, avec en particulier l'organisation de très nombreuses félibrées sous la présidence d'illustres écrivains, savants ou hommes politiques, c'est grâce à la foi et à la détermination des félibres de la région parisienne et de leurs associations, conjuguées

avec l'action persévérante des édiles de Sceaux.

Aujourd'hui, grâce à la confiance que le félibrige porte aux uns et aux autres, le projet de 1978 est devenu réalité.

Amis félibres et sympathisants du mouvement félibréen, avec les « Amis de la langue d'Oc », les « Méridionaux de Sceaux » et la « Pervenquero », écoles félibréennes coorganisatrices de cette Sainte Estelle, la municipalité et la ville de Sceaux tout entière sont heureuses et fières de vous recevoir.

Je salue en premier le capoulier, Paul Roux, et son prédécesseur, René Jouveau. Je salue

C'est ainsi que M. Mandelkern, préfet des Hauts-de-Seine, et M. Bérard, sous-préfet d'Antony, m'ont fait personnellement savoir que c'est avec beaucoup de regret qu'ils devaient renoncer à prendre part à une manifestation à laquelle ils portaient pourtant le plus grand intérêt.

Le président du conseil général des Hauts-de-Seine, M. Paul Graziani, lui-même retenu par les obligations de sa lourde charge, m'a également exprimé ses vifs regrets de ne pouvoir participer à cette Sainte Estelle d'autant que, comme il le précise dans la lettre qu'il m'a adressée, il est de ceux qui connaissent parfaitement l'importance et la vitalité du félibrige qui, pour lui (je le cite) : « a eu, depuis sa création, une action féconde et bienfaisante sur l'ensemble de la littérature française ».

Mais je salue la présence du vice-président du conseil général, M. Patrick Balkany, dont l'action personnelle nous a permis d'obtenir de l'assemblée départementale une aide qui mérite d'être soulignée ; la mise à notre disposition du parc de Sceaux et la subvention importante qui nous a été accordée ont grandement facilité la réalisation de notre projet.

Et puisque j'évoque les encouragements et les aides que nous avons reçues, je me dois de signaler que le ministère des Affaires culturelles et celui du Temps libre ont aussi porté intérêt à notre entreprise en nous allouant une subvention conséquente.

Nous avons aussi la grande satisfaction d'accueillir M. Teston qui, au cabinet du ministre de l'Éducation nationale, a en charge les langues régionales. Sa présence montre combien le félibrige est considéré, et je suis persuadé qu'il nouera aujourd'hui de fructueux contacts avec ses principaux responsables.

Je voudrais enfin souligner l'intérêt que la Sainte Estelle de Sceaux a suscité dans la presse nationale et régionale. Les articles qui en témoignent mettent tous en exergue l'originalité de la situation de la ville de Sceaux par rapport au monde méridional et, singulièrement, au mouvement félibréen.

Croyez bien que, comme mon prédécesseur, j'entends continuer d'œuvrer, non seulement dans le sens d'un rigoureux maintien de cette situation exceptionnelle, mais aussi en faveur de tout ce qui peut continuer à justifier notre double titre de cité félibréenne et de membre associé du félibrige.

Et pour répondre à l'appel lancé par le Père Toulze lors de sa prédication de tout à l'heure, j'exprime personnellement le vœu que Sceaux demeure longtemps le lieu de prédilection où vienne s'exprimer la fraternité qui doit unir tous les félibres.



les membres du bureau du félibrige et en particulier son secrétaire général, André Jullien, et son trésorier, Paul Gard.

Je salue tous les majoraux présents et tous ceux qui, dans les maintenances du félibrige, œuvrent en faveur de son rayonnement. Et au majoral Toulze, que les félibres de Sceaux considèrent comme leur aumônier, je renouvelle l'expression de notre respectueuse amitié.

Je présente mes hommages à votre reine, Odyle Rio, dont le charme et le talent ainsi que les qualités exceptionnelles d'animatrice et de présentatrice nous ont enchantés hier soir, lors de l'excellent spectacle de Guy Bonnet.

Me tournant vers celle qui l'a précédée, j'assure Michelle Sapaly-Turon de notre très affectueux attachement.

Je voudrais maintenant vous faire part des regrets que nous ont exprimés la plupart des personnalités qui, en temps ordinaire, n'auraient pas manqué de participer à ces fêtes de la Sainte Estelle ; mais la période électorale interdit aux représentants de l'État de participer à toute réunion publique et tient souvent les hommes politiques éloignés de leur circonscription.

La Félibrée

Intervention de Jean Fourié, secrétaire général des « Amis de la langue d'Oc »

Dònas, sénhes,

Me demandan, sul'pic, de remplaçar le nòstre capiscòl Baïcha, que deviá normalament parlar uèi dabant vos.

Farai pas una dicha longadura per una ocasion tan espectaculara. Vos dirai tot simplement que les « Amics de la lenga d'Oc » son uroses de vos receure e de vos vese aici que venetz de tan luenh per aquela fèsta annadièra del Felibritge.

O sabetz, sèm la mai vièlha associacion felibrenca de la capitala. Pensatz, avèm l'atge plan venerable de 105 ans ; fa una polida tièra ! Aquelis peises blanquinèls nos empachan pas, çaquela, de nos virar cap als joves e de nos bolegar fèrme.

Le Felibritge de Paris, pensi que tot le monde a pas mancat d'o remarcar, es pas una vision de l'esprit ni tampauc un nisal enclocat de despatriats romantics que se cèrcon. Es una realitat fòrta e aguda que s'amerita consideracion. Paris es un rebat multifòrme de tot le Miegjorn e, o podetz creire, la lenga e la cultura nòstras i son pas debrembadas. L'œcumenisme, le vivèm cada jorn, al contacte les unes dels autres, e aquò fa e farà sempre l'especificitat del Felibritge de Paris.

Sèm totes fraires, e aici aquela frasa de poeta pren un resson grèu e cargat de realitat viscuda ; sèm les enfants d'una mèma lenga, d'un mèma país e sèm fièrs d'èstre felibres...

Al Felibritge de nos oblidar pas !

Joan FOURIÉ,

Secrétaire général des « Amis de la langue d'Oc »,
Mèstre en gai saber del Felibritge



Mesdames, Messieurs,

On me demande, à la dernière minute, de remplacer notre président Marcel Baïche, qui, normalement, devait parler aujourd'hui devant vous.

Je ne ferai pas un long discours pour une occasion aussi spectaculaire. Je vous dirai en toute simplicité que les « Amis de la langue d'Oc » sont heureux de vous accueillir et de vous voir ici, vous qui venez de si loin pour cette grande fête annuelle du Félibrige.

Vous le savez, nous sommes la plus ancienne association félibréenne de la capitale. Vous pensez, nous avons l'âge vénérable de 105 ans ; cela fait déjà un bail ! Ces cheveux blancs ne nous empêchent pas, tout de même, de nous tourner vers les jeunes et de nous remuer ferme.

Le Félibrige de Paris, je crois que tout le monde a pu le remarquer, n'est point une vision de l'esprit ni un nid encroûté d'exilés romantiques qui passent leur temps à chercher l'impossible. C'est une réalité forte et palpable qui mérite considération. Paris est un reflet multiforme, un microcosme de tout le Midi et, vous pouvez le croire, notre langue et notre culture n'y sont pas oubliées. L'œcumenisme, nous le vivons chaque jour, au contact les uns des autres, et cela constitue et caractérisera longtemps la spécificité du Félibrige de Paris.

Nous sommes tous frères, et ici cette phrase de poète prend une résonance grave et chargée de réalité vécue quotidiennement ; nous sommes les enfants d'une même langue, d'un même pays et nous sommes fièrs d'être félibres...

Au Félibrige de ne pas nous oublier !

Jean FOURIÉ,

Secrétaire général des « Amis de la langue d'Oc »,
Maître en gai savoir du Félibrige



M. le maire entouré du capoulier et de la reine du Félibrige.

On reconnaît, au deuxième plan à droite, M. Patrick Balkany, vice-président du conseil général des Hauts-de-Seine.

La Félibrée

Intervention de Denise Danchot, secrétaire générale des « Méridionaux de Sceaux »

Segne Capoulié,
Gento Rèino,
Segne Conse,
Cars Ami Felibre,
Midamo, Messiés,



Monsieur le Capoulier,
Gente Reine,
Monsieur le Maire,
Chers Amis félibres,
Mesdames, Messieurs,

En presènci de l'assemblado, vengudo en aquest jardin istouri pèr festèja Florian, Mistral e Santo Estello, m'agrado forço de parla de Leoun Ancely emai de l'eiretage que nous a lega.

En présence de l'assemblée, venue en ce jardin historique pour fêter Florian, Mistral et Sainte-Estelle, il m'est très agréable de parler de Léon Ancely et de l'héritage qu'il nous a légué.

Leoun Ancely, l'ai rescountra un jour d'inaguracioun, à Scèus, carriero dis Escolo, un bèu dimenche de jun de 1968. Ai vist un ome sourisènt, uros de douna à nosto bravo viloto tóuti si libre en lengo d'O pèr la creacioun de l'Istitut Florian.

Léon Ancely, je l'ai rencontré un jour d'inauguration à Sceaux, rue des Écoles, un beau dimanche de juin 1968. J'ai vu un homme souriant, heureux de donner à notre charmante petite ville tous ses livres en langue d'Oc pour la création de l'Institut Florian.

Li semana seguento, erian quauqui leitour, cade dissate, óublidous dis ouro que passavon bèn trop lèu.

Les semaines suivantes, nous étions quelques lecteurs, chaque samedi, oubliés des heures qui passaient bien trop vite.

Après la despartido de Leoun Ancely pèr Santo-Repausolo, l'Istitut fugué barra pèr carreja li libre au segound estànci de la biblioutèco, aqui ounte avié viscu lou foundadou.

Après la mort de Léon Ancely, l'Institut fut fermé pour transporter les livres au deuxième étage de la bibliothèque, là où avait vécu le fondateur.

En 1973, l'Istitut, istala dins lou Pichot Castèu, èro dubert pèr lou publi lou dissate e lou dijòu. Li « *Miejournau de Scèus* », segound lou souvèt de Leoun Ancely, estènt lis ami e lis animaire de l'Istitut, beileja emé coumpetènci pèr Damisello Pila.

En 1973, l'Institut, installé dans le Petit Château, était ouvert au public le samedi et le jeudi, les « *Méridionaux de Sceaux* », selon le souhait de Léon Ancely, étant les amis et les animateurs de l'Institut, dirigé avec compétence par Mlle Pila.

Soun vengu di leitour de touto meno : escoulan, proufessour, escrivan, istourian, cercaire. N'ia meme que soun vengu de nacioun vesino : Bégico, Oulando, Anglo-Terro, Espagno.

Nous avons reçu des lecteurs de tout genre : étudiants, professeurs, écrivains, historiens, chercheurs, etc. Il y en a même qui sont venus de nations voisines : Belgique, Hollande, Angleterre, Espagne.

Quauquis-un de nosti leitour an douna, generousamen, de libre pèr l'Istitut.

Parmi nos lecteurs quelques-uns ont offert généreusement des livres pour l'Institut.

Aro, sian à 6 600 libre, vo broucaduro (li couleicioun de revisto soun en mai).

Actuellement, nous atteignons le chiffre de 6 600 livres ou brochures (les collections de revues sont en plus).

L'Istitut Florian es embessouna emé l'Istitut de literaturo e lengo d'O de la Sourbouno, pèr de prèst entre biblioutèco.

L'Institut Florian est jumelé avec l'Institut de littérature et langue d'Oc de la Sorbonne, pour des prêts inter-bibliothèques.

Soun rare li leitour qu'an pas trouba lou libre que voulien counsulta ; souvèntifes fan de descuberto que soun d'encitacioun pèr un autre travail.

Ils sont rares les lecteurs qui n'ont pas trouvé le livre qu'ils voulaient consulter ; souvent, il leur arrive de faire des découvertes qui sont des incitations pour un autre travail.

Après voungè annado, l'Istitut Florian va muda si catoun pèr lou tresen cop : li leitour seguiran...

Après onze années, l'Institut Florian va déménager pour la troisième fois : les lecteurs suivront...

L'Istitut Florian pòu chanja d'oustau : l'esprit de soun foundadou, Leoun Ancely, ié sara sèmpre présent.

L'Institut Florian peut changer de local : l'esprit de son fondateur, Léon Ancely, sera toujours présent.

Daniso DANCHOT,
Secretairis di « *Miejournau de Scèus* »

Denise DANCHOT,
Secrétaire générale des « *Méridionaux de Sceaux* »



La Félibrée

Allocution de Paul Roux, capoulier du Félibrige

Moussu lou Conse,
Gènti Rèino,
Midamo, Midamisello, Messiés,

Es un grand onour, de-segur, de prendre la paraulo lou darnié e de clava ansin la tiero di dicho, mai es tambèn un pres-fa mau-eisa, que riscas de repeta tout ço que lis autre an di, emé gàubi e sciènci.

Dirai simplamen que siéu esmougu de me retrouba dins un liò tant aguste, que ié vène — lou dève counfessa umblamen — pèr lou premié cop.

E coume pas senti lou picadis de soun cor quouro intras dins uno vertadiero mount-joio felibrenco e miejournalo !

Belèu, sènso vougué parodia un grand pouèto prouvençau que, justamen, sa memòri e si vers voulastrejon dins aquest rode benesi, sariéu atalenta de dire : « *O jardin ! Siés pichot de-segur, mai que de souveni !* »

Pichoutet que siegue, mau-grat li cambiemen adu pèr lis an, aquéu jardin de Scèus, emé sis estatuio, rèsto pèr nous autre la marco dóu Felibrige parisien, dóu Felibrige de l'Uba, que lusiguè emé tant de rai e de glòri, e qu'a repres, aro, soun ativeta e soun estrambord.

Sabès tóuti de quau soun lis estatuio e lou buletin municipau a baia quàuquis entre-signe sus d'ome que quàuquis-un rèston belèu un pau óublida à l'ouro de vuei.

Ço que voudriéu, es d'espreni nosto reconneissènço devers li Miejournalo de Paris e la Coumuno de Scèus qu'an sachu marca lou testimoni de sa fidelita e de soun amiracioun pèr de felibre qu'an oubra pèr l'Uba, de-segur, mai tambèn pèr tout lou Felibrige.

E d'abord, li « *Primadié* » — coume se pourrié dire — li premié cepoun de Paris e de Scèus : Pau Arèno, lou destouscaire de la toumbo de Florian ; Teodor Aubanèu, lou peirin dóu Felibrige aurous e di fèsto de Scèus ; Maurice Faure, un di foundadou de l'Escolo de Paris e un fidèu roumiéu de voste jardin.

Li deputa-felibre après, Deluns-Montaud e Clouvis Hugues, souvènti-fes critica e mespresa perqué se boulegavon pas proun au Parlamen mai qu'an fa pamens soun poussible.

Lis ourganisaire pièi : Sestius Michèu e Pau Marietoun, pu tardié bessai dins vosto famiho, mai toujours lèst pèr prendre lengo emé lis autourita loucalo, engimbra de festiveta, proununcia de dicho en lengo nostro o en francés pèr glourifica lou Miejour e gramacia emé gentun e bon biais tant li que reçaupien qu'aquéli que lis aculissien.

Lou cago-nis de tóuti, Charles-Brun, l'aposto dóu « *regionalismo* », que, demié vautre, n'i'a que l'an couneigu e que sabon sa part dins la respelido dóu Felibrige parisien après la guerro de 1914.

Que dire de Mistral senoun que ges d'estatuio d'èu sarié esta uno escorno au Felibrige vertadié !

D'àutri buste belèu vendran s'apoundre dins lou jardinet...

Mai es-ti poussible d'óublida qu'aquéu jardin de Scèus es esta basti à l'entour dóu cros de Florian ? Es à-n-éu que devèn de nous acampa encuei, es éu qu'es devengu lou sembèu e qu'asi lou chilet dóu Felibrige neissèn, dins li nèblo de l'Uba.

Coume pas senti soun cor barbela dins aquelo ouro piouso e esmouvènto : Santo Estello venènt visita lou paire d'Estello, li felibre se clinant davans un aujòu amouros de soun terriro e de l'èime miejournalo !

Acabaraï simplamen pèr aquèsti paraulo : onour à-n-aquélis àvi, glóri à Scèus « *cièuta felibrenco* » e au Felibrige !

Pau ROUX,
Capoulié dóu Felibrige



Monsieur le Maire,
Gentes Reines,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est un grand honneur, certes, de prendre la parole le dernier et de clore ainsi la suite des discours, mais c'est aussi une tâche difficile, car on risque de répéter tout ce que les autres ont dit, avec art et science.

Je dirai simplement que je suis ému de me retrouver dans un lieu si auguste, où je viens — je dois le confesser humblement — pour la première fois.

Et comment ne pas sentir le battement de son cœur quand on pénètre dans un véritable haut-lieu félibréen et méridional !

Peut-être, sans vouloir parodier un grand poète provençal dont, précisément, le souvenir et les vers volent dans ce lieu béni, serais-je tenté de m'écrier : « *O jardin ! Tu es petit pour sûr, mais que de souvenirs !* »

Quelque petit qu'il soit, malgré les changements amenés par les ans, ce jardin de Sceaux, avec ses statues, reste pour nous la marque du Félibrige parisien, du Félibrige du Nord qui brilla avec tant de rayons glorieux, et qui a repris, maintenant, son activité et tout son allant.

Vous savez tous qui représentent les statues, et le bulletin municipal vous a donné quelques renseignements sur des hommes qui demeurent peut-être un peu oubliés à l'heure actuelle.

Ce que je voudrais, c'est exprimer notre reconnaissance envers les Méridionaux de Paris et la ville de Sceaux qui ont su marquer le témoignage de leur fidélité et de leur admiration pour des félibres qui ont œuvré pour le Nord, sans doute, mais aussi pour tout le Félibrige.

Et d'abord, les « *Primadié* » — comme on pourrait dire — les premières souches de Paris et de Sceaux : Paul Arène, « *l'inventeur* » de la tombe de Florian ; Théodore Aubanel, le parrain du Félibrige venteux et des fêtes de Sceaux ; Maurice Faure, un des fondateurs de l'École de Paris et un fidèle pèlerin de votre jardin.

Les députés-félibres après, Deluns-Montaud et Clovis Hugues, souvent critiqués et méprisés parce qu'ils ne s'agitaient pas assez au Parlement mais qui ont pourtant fait tout leur possible.

Les organisateurs ensuite, Sextius Michel et Paul Mariéton, venus plus tard peut-être dans votre famille, mais toujours prêts pour s'entendre avec les autorités locales, mettre sur pied des festivités, prononcer des allocutions en langue d'Oc ou en français pour glorifier le Midi et remercier avec gentillesse et bonne façon, aussi bien ceux qu'ils recevaient que ceux qui les accueillait.

Le dernier né de tous, Charles-Brun, l'apôtre de « *regionalisme* » que, parmi vous, certains ont connu et dont ils savent la part dans la renaissance du Félibrige parisien après la guerre de 1914.

Que dire de Mistral sinon qu'une absence de statue de lui aurait été un affront au véritable Félibrige !

D'autres bustes peut-être viendront s'ajouter dans le jardinet...

Mais est-il possible d'oublier que ce jardin de Sceaux a été bâti autour du tombeau de Florian ? C'est à lui que nous devons de nous réunir aujourd'hui, c'est lui qui est devenu le symbole et comme le cri d'appel du Félibrige naissant, dans les brumes du Nord.

Comment ne pas sentir son cœur palpiter dans cette heure pieuse et émouvante : Sainte-Estelle venant visiter le père d'Estelle, les félibres s'inclinant devant un ancêtre amoureux de son terroir et de l'esprit méridional !

Je terminerai simplement par ces paroles : honneur à ces aïeux, gloire à Sceaux « *cité félibréenne* » et au Félibrige !

Paul ROUX,
Capoulier du Félibrige

Après cette conclusion du capoulier, et avant que la chorale ne chante la « *Coupo Santo* », Odyle Rio, reine du Félibrige, a déposé une gerbe au pied de la stèle de Mistral et Pierre Ringenbach, maire de Sceaux, accompagné de la reine, a également fleuri la tombe de Florian (voir photos en couverture).

La médaille de Florian

On se souvient qu'en 1978, à l'occasion de la célébration du centenaire de la tradition félibréenne de Sceaux, la municipalité avait fait frapper une médaille à l'effigie de Florian portant, au revers, les armes de Sceaux, cité félibréenne.

Cette médaille devait permettre d'honorer ceux et celles qui, parmi les félibres et les sympathisants du mouvement félibréen, avaient le plus contribué au maintien et au développement de notre tradition.

Quatre médailles d'argent et une trentaine de médailles de bronze avaient ainsi été remises aux cours des cérémonies de 1978. Depuis, il est de règle qu'à l'occasion de chaque Félibrée, quelques personnes dont l'action a été reconnue reçoivent la médaille.

Cette année, l'accueil à Sceaux du congrès du Félibrige qui, rappelons-le, y avait déjà eu lieu cent ans plus tôt sous la présidence de Frédéric Mistral, devait conduire la municipalité à remettre la médaille de Florian aux principaux acteurs de cette Sainte-Estelle au cours de la réception organisée au jardin de la Ménagerie à l'issue de la Félibrée.

Sous un soleil très méridional, l'« Académie provençale » de Cannes animait cette réception ouverte à tous, placée sous le signe de l'amitié partagée et où le « Florian » — apéritif à base de liqueur de myrtille et de vin blanc (offert par l'association de propagande du vin de Béziers) créé pour la circonstance — coulait à flot.



Manifestation d'amitié entre la ville de Sceaux et la ville de Sète : après que M. le maire de Sceaux ait remis la médaille de Florian attribuée à la ville de Sète à ses représentants, M. Christian Fonquerne, adjoint au maire, et Robert Sans, conseiller municipal, ces derniers, porteurs d'un message d'amitié de M. Yves Marchand, maire de Sète, ont remis à MM. Pierre Ringenbach et Jean-Louis Oheix, le recueil « Poèmes et chansons » du Sétois Georges Brassens.



... comme devait le faire aussitôt après M. Raymond Caruso, président du Comité des Fêtes de Sète, à son collègue de Sceaux, M. Richard Lecomte, conseiller municipal. On reconnaît sur les deux photos, M. Vincent Stento, président de la Lance Sportive Sétoise qui, pour sa part, offrait à M. Oheix un pavoi d'honneur.



La médaille d'argent de Florian à Mlle Odyle Rio, reine du Félibrige.



Une médaille d'or à M. Paul Roux, capoulier du Félibrige...



...et à M. Erwin Guldner, maire honoraire de Sceaux.



M. Georges-Lannes, secrétaire perpétuel de l'Académie du Languedoc, reçoit la médaille de Florian et remet à M. Oheix la médaille d'honneur de l'Académie.



La ville de Maillane, représentée par son maire, M. Georges Pitra, reçoit la médaille de Florian.



Après avoir reçu la médaille d'or de Florian, M. Guldner, maire honoraire de Sceaux, rappelle dans une brillante improvisation quelques grands moments de la tradition félibréenne de Sceaux, vécus pendant les 24 années de son mandat municipal.

Médaille de Florian : la « promotion » de 1984

Médaille d'or

- Erwin Guldner, maire honoraire de Sceaux.
- Jean-Louis Oheix, maire adjoint de Sceaux, président du comité d'organisation de la Sainte-Estelle.
- Paul Roux, capoulier du Félibrige.

Médaille d'argent

- Isabelle Allard, présidente de « Pampres et Lys ».
- Alain Costantini, vice-président de la « Pervenquero ».
- Denise Dancho, secrétaire générale des « Méridionaux de Sceaux ».
- Jean Fourié, secrétaire général des « Amis de la langue d'Oc ».
- Pierre Galy, président du Comité de coordination des associations méridionales de Paris et d'Île-de-France.
- Paul Gard, trésorier du Félibrige.
- André Jullien, secrétaire général du Félibrige.
- Michel Leclère, président de la « Coupo Santo ».

- Françoise Millet, chef du service des relations publiques de la ville de Sceaux, secrétaire du Comité municipal des Fêtes.
- Paule Muratore, présidente de la « Pervenquero ».
- Thérèse Pilla, bibliothécaire municipale, secrétaire générale des « Amis de Sceaux ».
- Georges Poisson, conservateur en chef du musée de l'Île-de-France, conservateur du jardin des Félibres.
- Pierre Ringenbach, maire de Sceaux.
- Odyle Rio, reine du félibrige.
- La ville de Maillane, représentée par son maire, M. Georges Pitra.
- La ville de Sauve, dont le maire, M. Moïse Meilhac, avait dû, à son grand regret, renoncer au dernier moment à participer à la Sainte-Estelle.
- La ville de Sète, représentée par MM. Christian Fonquerne, adjoint au maire, et Robert Sans, conseiller municipal.

Médaille de bronze

- Jehanne Arnaud, directeur départemental du Temps libre, Jeunesse et Sports.

- Guy Bonnet, chanteur provençal.
- Jack Bonté, maire adjoint de Sceaux.
- César Choisy, directeur du Théâtre du Mistral.
- E. Georges-Lannes, secrétaire perpétuel de l'Académie du Languedoc.
- Henriette Justin, conseiller municipal de Sceaux.
- Richard Lecomte, conseiller municipal de Sceaux, président du Comité municipal des Fêtes.
- Richard Poulain, maire adjoint de Sceaux.
- Gérard Pourrez, conseiller municipal de Sceaux.
- Les majoraux élus le samedi 9 juin par le consistoire du Félibrige : Pierrette Bérengrer, Raymond Buche, Louis Dejean.
- L'Institut Florian.
- Les services techniques de la ville de Sceaux.
- Les groupes : Terradour Flouricat (Auvergne), Joventut (Catalogne-Roussillon), Lous Gaynuts (Gascogne), Los Reipetits (Périgord), La Cocagne (Languedoc), Los Velhadors (Limousin), La Capouliero (Provence), L'Académie provençale, La Ronde provençale, le Théâtre du Mistral, la Lance Sportive Sétoise, la Banda Los Peones.

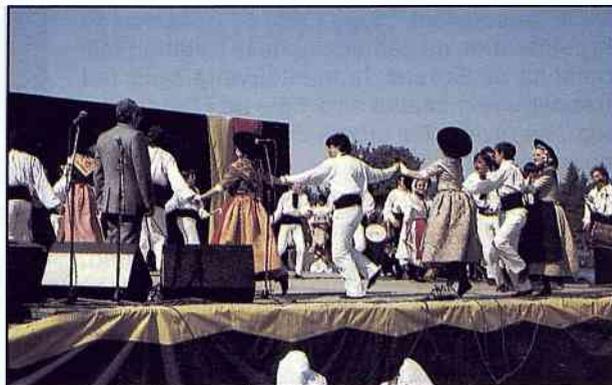
Chants et danses des pays d'Oc



Terradour Flouricat (Auvergne).

Au programme de la Sainte-Estelle figure toujours ce qu'on appelle la « *Cour d'amour* ». Celle-ci prend le plus souvent la forme d'un spectacle où se produisent les groupes de chants ou de danses venus de différentes maintenances du Félibrige.

A Sceaux, le souci du respect des traditions a conduit les organisateurs à inviter un groupe de chacune des sept maintenances.



La Capouliero (Provence).



A côté du groupe provençal « *officiel* », un autre groupe avait tenu à prendre part aux festivités.

La plaine de l'Orangerie du parc de Sceaux servait de décor au spectacle exceptionnel qui a ainsi pu être donné dimanche après-midi, devant des milliers de spectateurs comblés par la qualité et la variété des prestations.



Lous Gaynuts (Gascogne).



Los Reipetits (Périgord).



Los Velhadors (Limousin).



Joventut (Catalogne-Roussillon).



La Cocagne (Languedoc).



L'Académie Provençale.

DIMANCHE 10 JUIN

Les joutes sétoises - Le bal

Joutes sétoises sur le bassin de l'Octogone



B.M.S. Sceaux



C. Bernathé

L'immense succès remporté en 1978 sur le bassin de l'Octogone par les joutes nautiques présentées par la « Lance Sportive Sétoise » a conduit les organisateurs de la Sainte-Estelle à proposer une nouvelle édition de ce spectacle dont la coloration devait être renforcée par la participation, ô combien dynamique, de la Banda landaise « Los Peones ».



M. le maire félicite Robert Bancilhon (à droite) et François Bayarri (au centre).

Animé et présenté par le président de la « Lance », Vincent Stento, le tournoi fut remporté par le grand champion sétois Robert Bancilhon devant le jeune François Bayarri.



Mais un autre affrontement sut aussi relancer l'intérêt du public. Répondant à l'appel du président du jury, deux amateurs « connus » n'hésitèrent pas à se mouiller (voir photo ci-contre).

Quand le président Stento recueille les impressions « humides » de Jack Bonté, maire adjoint et président de l'Office Municipal des Sports, après le duel qui l'a opposé à Richard Lecomte, conseiller municipal et président du Comité des fêtes. A noter que Jack Bonté, vainqueur chevaleresque, tint aussi à « tâter » l'eau du bassin en revenant sur la berge à la nage.



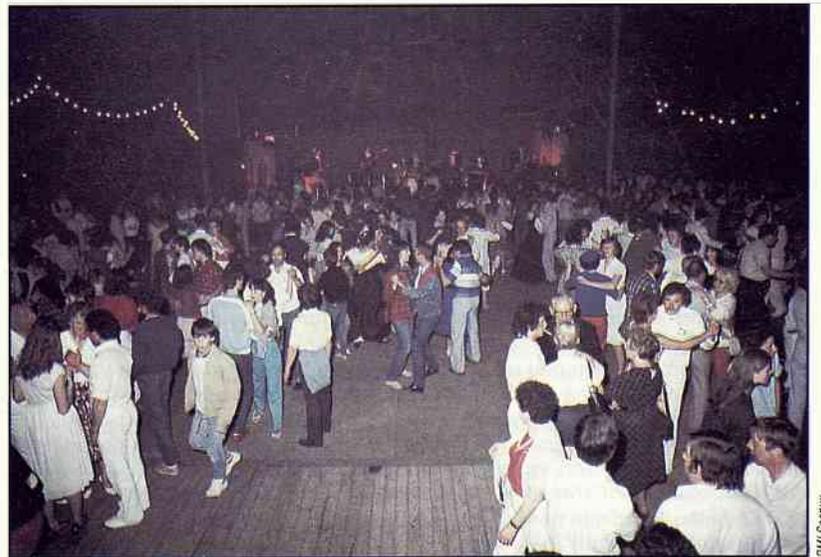
Brigitte Vanquité

Bal de nuit sous le chapiteau

En clôture de cette grande journée de fête, le bal, animé, sous le chapiteau du jardin de la Ménagerie, par l'orchestre de Jean-Pierre Olivier connu un succès rarement atteint lors des fêtes de Sceaux. Il est vrai que les jeunes scènes avaient trouvé un sérieux renfort avec la présence de ceux qui avaient, pour beaucoup, conservé le costume de leur groupe. Il paraît même que, dans leur tenue blanche, les jouteurs de Sète sont aussi adroits sur la piste que sur la « tontaine » (plate-forme sur laquelle est placé le jouteur lors du tournoi).



B.M.S. Sceaux



B.M.S. Sceaux

Le banquet de la Coupe

Après une journée de dimanche entièrement consacrée aux manifestations les plus « extérieures » de la Sainte-Estelle, celle du lundi prenait le caractère statutoire de la réunion du conseil général du Félibrige et traditionnel de la « *Tau-lejado de la Coupe* » ou « *Banquet de la Coupe* ».

Au cours de ce banquet, André Jullien, secrétaire général du Félibrige, informa l'assemblée du résultat des élections qui avaient eu lieu durant le congrès et, en particulier, de celle des nouveaux majoraux à qui le maire de Sceaux allait remettre la médaille de Florian. Il donna également le nom des personnes physiques ou morales auxquelles le conseil général du Félibrige avait

adressé une lettre de félicitation ; parmi celles-ci, on peut citer le comité d'organisation de la Sainte-Estelle de Sceaux, Mme Françoise Millet, chef du service des relations publiques de la ville de Sceaux, et Mlle Thérèse Pila, bibliothécaire municipale. Il fit aussi mention du nom des nouvelles écoles félibréennes affiliées, telle « *Pampres et Lys* » de Paris.

Vinrent ensuite les discours que, traditionnellement, chaque orateur conclut en levant la Coupe qui a donné son nom à l'hymne félibréen. Parmi ceux-ci, on trouvera ci-dessous l'intervention du maire de Sceaux et le grand discours prononcé par le capoulier du Félibrige.

Intervention de Pierre Ringenbach, maire de Sceaux

En préambule, je vous demanderai de bien vouloir excuser l'absence de mon prédécesseur, Erwin Guldner, qui, légèrement souffrant, m'a prié de vous exprimer le réel regret qu'il avait de ne pouvoir assister à ce banquet.

Depuis trois jours, trois jours de fêtes à l'occasion du centenaire de la Sainte Estelle de Sceaux, notre ville et ses habitants vivent à l'heure des Pays d'Oc.

Les différentes manifestations qui se sont succédé jusqu'à maintenant nous ont fait particulièrement apprécier la qualité, la joie de vivre, le dynamisme des groupes folkloriques des différentes maintenances.



Vos chants, vos danses nous ont apporté la « *chaleur méridionale* » et nous devons, rien que pour cela, vous dire un très grand merci.

Ces groupes de tous âges mais au sein desquels nous avons particulièrement remarqué les nombreux jeunes qui y participent avec entrain, nous ont démontré que la France était vivante, pleine de ressources, de dynamisme et de plaisirs sains.

Je lève la Coupe en souhaitant que le Félibrige, à travers son action pour sauver la langue et protéger l'identité des terres d'Oc, permette et encourage le développement des traditions régionales qui représentent les racines profondes des valeurs nationales qui nous unissent et qui font la France.

Discours de Paul Roux, capoulier du Félibrige



Moussu lou Conse
Gènti Rèino, Egrègi Counfraire,
Midamo, Midamisello, Messiés,

Monsieur le Maire,
Gentes Reines, Distingués Confrères,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Sian counvida aquest an à-n-uno Santo-Estello un pau especialo qu'a maucoura qu'auquis-un e que fara encaro charra lou mounde, lou mounde felibren dou mens.

Es lou premiè cop d'efèt despièi cent an que santo Estello abandouno la tero d'O pèr se gandi devers lis Uba fre e aurous, que se risquè, long-tèms, dins li rode felibren, l'escoumenjo rên que de n'en parla.

E justamen, i'a de felibre, e de bon felibre, que se soun escalustra de vèire que leissavian lou Miejour pèr nosto fèsto majo e que semblavian mespresa lou païs d'O.

Meme se seguissèn pas si piado, devèn, crese, respeta e coumprendre soun vejaire. Revendrai belèu tout aro sus d'aquelo questioun.

Mai voudriéu sènso relàmbi, au noum de tóuti, gramacia lis ourganisaire d'aquéu trin festié espetaclous. Mau-grat de coundicioun materialo gaire eisado, se soun leva la pèu pèr nous aculi e an engimbra de ceremòni e d'espetacle que restaran marca dins nòsti memòri. Lis ami de Scèus an vougu uno Santo-Estello estrambourdanto e an mena à bèn soun pres-fa. Gramaci en tóuti.

Disiéu adès, que qu'auqui felibre an reguigna à veni à Scèus.

Poudèn pas óublida pamens que festejan encuei un centenari e que, lou 25 de mai de 1884, es Frederi Mistral en persouno que presidavo eici noste grand roumavage annau.

Es eici que lou Mèstre s'escridavo : « *Car voulèn pas, car voulèn plus que li mèstre d'escolo aprenon i pichot lou mesprés dou parla e di causeto de l'oustau* ». E, pu liuen, disié : « *O França, maire França, laissez-je dounc, a ta Prouvènço, à toun poulit Miejour, la lengo melicouso ounte se dis : Ma maire !*

E pièi, à nosto lengo, qu'an parla nòsti rèire, que parlon eilavau ti païsan e ti marin, e ti sòudard e ti felibre, à nosto lengo de famiho, fai-je dins tis escolo uno pichoto plaço au coustat dou francés... »

Mai revenèn en 1984. E, pèr coumença, coume pas charra de Flourian, à Scèus, encò siéu, se pourrié dire ?

Sabe bèn qu'es un pau un cop d'asard qu'aduguè Pau Arèno e Valèri Vernier dins vosto ciéuta e que li menè à « *enventa* » la toumbo de Flourian.

D'uni que i'a se soun trufa de vèire lou jouine ami de Voltaire, lou disciple de La Fontaine e l'autour de gentils pastorales, honoré coume un précurseur di felibre. A pas gaire escri en lengo d'O, an fa remarca, retroubant li mot d'Anatolo França : « *Il est vrai qu'il écrivit dans la langue des barbares...* »

Es belèu verai, mai perqué voulé toujour contro-ista e rebuta de tradicioun que fan mau en degun ?

Nous sommes conviés cette année à une Sainte-Estelle un peu spéciale qui a chagriné certains et qui fera encore parler les gens, dans le monde félibréen du moins.

C'est la première fois en effet depuis cent ans que sainte Estelle abandonne la terre d'Oc pour se diriger vers le Nord froid et venteux qui fit risquer, dans les milieux félibréens, pendant longtemps, l'excommunication seulement pour en parler.

Et précisément, il y des félibres, et de bons félibres, qui se sont offusqués de voir que nous laissons le Midi pour notre fête principale et que nous paraissions mépriser le pays d'Oc.

Même si nous ne suivons pas leurs traces, nous devons, je crois, respecter et comprendre leur avis. Je reviendrai peut-être tout à l'heure sur cette question.

Mais je voudrais sans délai, au nom de tous, remercier les organisateurs de ce spectaculaire train de festivités. Malgré des conditions matérielles difficiles, ils se sont mis en quatre pour nous accueillir et ont mis sur pied des cérémonies et des spectacles qui resteront marqués dans nos mémoires. Les amis de Sceaux ont voulu une Sainte-Estelle pleine d'enthousiasme et ils ont mené à bien leur œuvre. Merci à tous.

Je disais il y a peu que quelques félibres ont rechigné à venir à Sceaux.

Nous ne pouvons pas oublier cependant que nous fêtons aujourd'hui un centenaire et que, le 25 mai 1884, c'est Frédéric Mistral en personne qui présidait ici notre grand pèlerinage annuel.

C'est ici que le Maître s'écriait :

« *Car nous ne voulons pas, car nous ne voulons plus que les maîtres d'école apprennent aux enfants le mépris du parler et des petites choses de la maison* ».

Et plus loin, il disait :

« *O France, mère France, laisse-lui donc, à ta Provence, à ton joli Midi, la langue douce comme miel dans laquelle on dit : ma mère !*

Et puis, à notre langue, qu'ont parlée nos ancêtres, que parlent là-bas tes paysans et tes marins, et tes soldats et tes félibres, à notre langue de famille, fais-lui dans tes écoles une petite place à côté du français... ».

Mais revenons en 1984. Et, pour commencer, comment ne pas parler de Florian, à Sceaux, chez lui, pourrait-on dire ?

Je sais bien que c'est un peu le hasard qui conduisit Paul Arène et Valéry Vernier dans votre cité et qui les amena à « *inventer* » la tombe de Florian.

Certains se sont moqués, de voir le jeune ami de Voltaire, le disciple de La Fontaine et l'auteur de gentilles pastorales, honoré coume un précurseur des Félibres. Il n'a pas beaucoup écrit en langue d'Oc, ont-ils fait remarquer, retrouvant les mots d'Anatole France : « *Il est vrai qu'il écrivit dans la langue des barbares...* ».

C'est peut-être vrai, mais pourquoi vouloir toujours contester et rejeter des traditions qui ne font de mal à personne.

Avons-nous quelques bonnes raisons d'attirer Florian avec nous ?

Nous pouvons trouver dans son œuvre une justification à notre souvenir admiratif et respectueux. Sans jouer au professeur, je rappellerai simplement quelques échantillons.

Le banquet de la Coupe

Avèn-ti pas quàuqui bôni resoun d'atriva Flourian emé nautre ?

Poudèn trouva dins soun obro uno justificacioun à noste souveni amira-tiêu e respetous. Sènso jouga au prouffessour, rapelaraï simplamen quàuquis escapouloun.

Tout lou mounde, eici, a sus li bouco la cansoun d'Estello :

« *Aï s'avez din vostre villagé
Un jouin'e tendre pastourel...* »

Bèn couneigudo encaro, la roumanço de Clemènço Isauro dóu libre siei-sen, cantado pèr Nemourin :

« *A Toulouse il fut une belle ;
Clémence Isaure était son nom...* »

Vo lou salut à l'Oucitanio dóu libre premié :

« *Je te salue, ô belle Occitanie, terre de tous les temps aimée des peuples
qui t'ont connue, toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs
arts...* »

Oucitanio que, pèr l'autour, revèn au Lengadò, coume l'esplico dins sa prou-miero noto, à la fin dóu libre :

« *Le Languedoc, ou l'Occitanie, l'une des plus belles et des plus vastes pro-
vinces de France, était anciennement habitée par des peuples nommés Voi-
ces...* ».

Mai fau pas óublida tambèn li paraulo escricho à la fin dóu rouman :

« *Heureuse patrie d'où la fortune m'a exilé et qui n'en est pas moins chère
à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée ; je t'aurai consacré les derniers accents
de ma flûte champêtre ! Oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis un éternel adieu
à la muse pastorale.* »

Ansin « *Estelle et Némorin* » (1788) s'acabavo em'un crid d'amour de l'es-
crivan pèr soun terraire, que marco bèn un liame emé lou Felibrige parisen e
lou Felibrige en generau.

E coume pas reveni de mai is entre-signe. Coume pas ounoura un escri-
vère miejournau que baié au noum d'Estello uno primiero counsecracioun lite-
ràri ! Flourian, de-segur, èro touca d'uno grâci especialo, d'un rai de l'Estello
que nous meno vuei en seguïdo di felibre.

De Flourian, n'en venèn tout naturalamen au Felibrige parisen, que sian
counvida à-n-un de si roumavage fidèu.

Es pas lou moumen de resumí, meme en quàuqui rego, l'istòri dóu Feli-
brige parisen e di fèsto de Scèus. D'especialisto nous an assabenta di grand
moumen d'aquelo ativeta e tambèn di quàuqui garrouio, quâsi necessàri dins
lou « *panié de gârri* » felibren.

Voudriéu, soulamen, dire un mot di cepun d'aquêlo Felibrige, en evoucant
d'ome belèu vòlo tro critica encuei.

Ounour à Jòusè Loubet e à Charles-Brun, ounour à Ivan Gaussen, ounour
à Andriéu Chamson qu'an reviéuda lou lume après lou reboulimen de 1914.
Ounour i felibre e is Ami de la Lengo d'O que nous aculisson aquest an e que
sa fe e sa voio nous reviscouloun.

Mai, pèr lou Felibrige de Paris, crese que lou pountificat pren plaço davans
1914 e sobre-tout belèu, de 1890 à 1900 — ço que, e es belèu pas un' cop d'asard,
revèn quâsi au Capouleirat de Félix Gras.

Sian pas eici pèr distribuï de recoupènso, pèr guierdouna lis un d'un pres
e lis autre d'uno simplo menciuon.

Me sèmblo pamens que, demié aquélis ome tant afisca e devot de la Causo,
n'en devèn reteni quàuquis-un qu'an marca soun epoco, dins li rode felibren.

Poudèn pas óublida Pau Arèno, un di foundadou de « *La Cigalo* », l'inicia-
tour di fèsto de Scèus, que sa mort, tre 1893, empachè de countunia soun obro.

Poudèn pas óublida Pau Marietoun, ourganisatour de trio e quâsi repre-
sentant de Mistral à Paris, direitour de mai de la precioso « *Revue félibréenne* »
que j'avèn destousca tant de precisioun.

Mai trouban encaro dous ome qu'an mantenau tant aut lou Felibrige à Paris
e que voudriéu li saluda especialamen, encuei, à Scèus que ié soun vengu tant
souvènt : Sestius Michèu, de Sèntas, e Maurice Faure, de Salians. En legissènt
d'article e de libre, ai resta espanta davans soun acioun e sa voio.

E, en proumié, fau nouta que fuguèron d'ami fidèu, mau-grat la diferènci
d'âge (Michèu avié 25 an de mai que Faure) et de camin felibren. Li rescountran
quâsi de-longo coutrio. Citarai que tres eisèmples : pèr uno fèsto presidado pèr
Mistral, à Paris crese, Sestius Michèu èro asseta à la drecho dóu Mèstre, Mau-
rise Faure à la gauchò. En 1894, quouro se parlè de crea uno mantenènço parti-
culiero pèr Paris e soun relarg, que majourau faguèron la proupousicioun ? Mau-
rise Faure e Sestius Michèu. E, en 1889, quouro se mandè dins la terro coumouno
dóu cementèri de Sant-Ouen, lou paure felibre varès Lucian Geoffroy, dous ome
prenguèron la paraulo, S. Michèu e M. Faure (cf M. Bonnet, article dins « Lou
Liame », n° 35, 1969, p. 80).

Aquélis ome, d'un autre coustat, se remarcavon pèr sa touleranci e l'es-
pandimen de soun esperit, emai « faguèsson de poulitico », coume se dis. En
1888 pèr eisèmples, pèr lou maridage de Fernando S. Michèu, l'abat Jùli Bon-
homme, curat de Sant-Pèire de Grenelle, disié en parlant dóu paire de la nôvi :
« *Administrateur habile, par son esprit libéral et conciliant, il s'est acquis encore
plus de sympathie qu'il n'a justement recueilli de titres et d'honneurs par ses
œuvres littéraires* ». Coumprenèn ansin, que Michèu, couneigu dins la literaturo
franceso, restè trento-cinq an conse dóu quinsin arrondissement de Paris.

Maurise Faure, es èu, senatour radicauc-soucialisto e franc-maçoun, qu'en
1913 — coume lou rapello Marcèu Bonnet — demandè à la Coumuno de Sant-
Roumié d'auboura uno estatuo à Jòusè Roumanille.

L'ativeta de Michèu e de Faure ? Pèr la « *devalado* » de 1891, ai carcula —
e me siéu belèu engana — que S. Michèu prenguè quatorze cop la paraulo. E

Tout lou monde, dans l'assistance, a sur les lèvres la chanson d'Estelle :
« *Ah ! si vous avez dans votre village...* ».

Bien connue encore, la romance de Clémence Isaure du livre VI, chantée
par Némorin :

« *A Toulouse il fut une belle ;
Clémence Isaure était son nom...* ».

Ou le salut à l'Occitanie du livre premier :

« *Je te salue, ô belle Occitanie, terre de tous les temps aimée des peuples
qui t'ont connue, toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs
arts...* ».

Occitanie qui, pour l'auteur, correspond au Languedoc, comme il l'expli-
que dans sa première note, à la fin du livre :

« *Le Languedoc, ou l'Occitanie, l'une des plus belles et des plus vastes pro-
vinces de France, était anciennement habitée par des peuples nommés Voi-
ces...* ».

Mais il ne faut pas oublier aussi les paroles écrites à la fin du roman :

« *Heureuse patrie d'où la fortune m'a exilé et qui n'en est pas moins chère
à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée ; je t'aurai consacré les derniers accents
de ma flûte champêtre ! Oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis un éternel adieu
à la muse pastorale.* ».

Ainsi « *Estelle et Némorin* » (1788) s'achevait avec un cri d'amour de l'écri-
vain pour son terroir, qui marque bien un lien avec le Félibrige parisien et le
Félibrige en général.

Et comment ne pas revenir de plus aux « *signes* ». Comment ne pas hono-
rer un écrivain méridional qui donna au nom d'Estelle une première consécrati-
on littéraire ! Florian, à coup sûr, était touché d'une grâce spéciale, d'un rayon
de l'Étoile qui nous conduit aujourd'hui à la suite des félibres.

De Florian, nous en venons tout naturellement au Félibrige parisien, car
nous sommes conviés à un de ses pèlerinages fidèles.

Ce n'est pas le moment de résumer, même en quelques lignes, l'histoire
du Félibrige parisien et des fêtes de Sceaux. Des spécialistes nous ont infor-
més des grands moments de cette action et aussi des quelques disputes, pres-
que obligatoires dans le « *panier de rats* » félibrés.

Je voudrais seulement dire un mot des hommes de base de ce Félibrige,
en évoquant des personnages peut-être oubliés ou trop critiqués aujourd'hui.

Honneur à Joseph Loubet et à Charles-Brun, honneur à Ivan Gaussen, hon-
neur à André Chamson qui ont ranimé la flamme après le bouleversement de
1914. Honneur aux félibres et aux Amis de la Langue d'Oc qui nous accueillent
cette année ; leur foi et leur allant nous réconfortent.

Mais, pour le Félibrige de Paris, je crois que l'apogée se situe avant 1914
et surtout peut-être, de 1890 à 1900 — ce qui, et ce n'est peut-être pas un hasard,
correspond à peu près au « *Capouliéat* » de Félix Gras.

Nous ne sommes pas ici pour distribuer des récompenses, pour couron-
ner les uns d'un prix et les autres d'une simple mention.

Il me semble tout de même que, parmi ces hommes si passionnés et
dévoués à la Cause, nous devons en retenir quelques-uns qui ont marqué leur
époque dans les milieux félibrés.

Nous ne pouvons pas oublier Paul Arène, un des fondateurs de « *La Cigale* »,
l'initiateur des fêtes de Sceaux, que la mort, dès 1893, empêcha de continuer
son œuvre.

Nous ne pouvons pas oublier Paul Mariéton, organisateur de qualité et, pour
ainsi dire, représentant de Mistral à Paris, de plus directeur de la « *Revue féli-
bréenne* », où nous avons trouvé tant de détails.

Mais nous trouvons encore deux hommes qui ont maintenu si haut le Féli-
brige à Paris et que je voudrais saluer spécialement, aujourd'hui, à Sceaux où
ils sont venus si souvent : Sextius Michel, de Sènas, et Maurice Faure, de Salians.
En lisant des articles et des livres, je suis resté stupéfait devant leur action et
leur allant.

Et tout d'abord, il faut noter qu'ils furent des amis fidèles, malgré la diffé-
rence d'âge (Michel avait 25 ans de plus que Faure) et de chemin félibrés. Nous
les rencontrons presque toujours ensemble. Je ne citerai que trois exemples :
pour une fête présidée par Mistral, à Paris je crois, Sextius Michel était assis
à la droite du Maître, Maurice Faure à la gauche. En 1894, quand il fut question
de créer une maintenance particulière pour Paris et sa région, quels majoraux
firent la proposition ? Maurice Faure et Sextius Michel. Et, en 1889, quand on
jeta dans la terre commune du cimetière de Saint-Ouen le pauvre félibre varois
Lucien Geoffroy, deux hommes prirent la parole, S. Michel et M. Faure.

Ces hommes, d'un autre côté, se faisaient remarquer par leur tolérance et
leur largeur d'esprit, bien qu'ils fissent de la politique, comme on dit. En 1888
par exemple, pour le mariage de Fernande S. Michel, l'abbé Jules Bonhomme,
curé de Saint-Pierre de Grenelle, disait en parlant du père de la jeune mariée :
« *Administrateur habile, par son esprit libéral et conciliant, il s'est acquis encore
plus de sympathie qu'il n'a justement recueilli de titres et d'honneurs par ses
œuvres littéraires* ». Nous comprenons ainsi que Michel, connu dans la littéra-
ture française, soit resté trente-cinq ans maire du quinzième arrondissement
de Paris.

Maurice Faure, c'est lui, sénateur radical-socialiste et franc-maçonn, qui en
1913 — comme le rappelle Marcel Bonnet — demanda à la mairie de Saint-Rémy
d'élever une statue à Joseph Roumanille.

L'activité de Michel et de Faure ? Pour la « *descente* » de 1891, j'ai calculé
— et je me suis peut-être trompé — que S. Michel prit quatorze fois la parole.
Et encore, à la fin du voyage, harassé, il ne put pas aller partout et c'est Marié-
ton qui parla à sa place ! En sa qualité de maire, il lui était possible de trouver
des échos auprès de ses confrères, ici à Sceaux, à Martignes, à Marseille et
dans les autres lieux. Sa mort en 1906 devait affaiblir le Félibrige parisien.

Le banquet de la Coupe

encaro, à la fin d'ou viage, alassa, pousquè pas ana de pertout e es Marietoun que parlè à si plaço ! En sa qualita de Conse, i'èro pousible de trouva de resson encò de si counfraire, eici à Scèus, à Marsiho, au Martegue e dins lis àutris endré. Sa despartido en 1906 deviè aflaqui lou Felibrige parisen.

Maurise Faure, quant de discours e de charradisso, à Paris, à Scèus e de pertout, pèr faire counèisse lou Felibrige e apara la Causo ?

Se i'es reproucha d'agué pas fa grand causo en qualita de ministre de l'Estriou publico. Mai a resta que quàuqui mes, d'òutobre de 1910 à febríe de 1911, dins lou segound cabinet Briand, agarri, lou paure, de drecho e de gauch. Sa letro i reitour, dòu 25 de febríe de 1911, a permès l'ensignamen de l'istòri e de la geografio loucalo e, de-segur, em'un pau mai de tèms, M. Faure auríe sounja à l'ensignamen de la lengo.

Pamens, Marietoun, Michèu e Faure fuguèron souvènti-fes mau coumprés, ço que m'adraio devers la tresenco partido de ma dicho.

Vaqui dounc, ami felibre, un subjè de reflexioun que vous voudrièn prepausa, vuei à Scèus : lou Felibrige parisen e li proublème generau que pòu n'èstre l'eisèmple. Sujèt bèn dificile de-segur e qu'ai pas la cresènço de ié baia de sou-luciuon eisado.

Lou Felibrige de Paris d'efèt — e tre la debuto, i'a que de vèire l'afaire de 1878 e si resson en Arle pèr l'acamp de la mantenènço de Prouvènço — fuguè agarri pèr quàuqui Felibre dóu gros grun que voulien estrema l'assouciacioun tout bèu just reviscoulado dins un rode un pau estré.

Coume acò arribo proun souvèn, il critico èron diferènto e, de cop que l'a, countraditòri.

Pèr coumença, faguèn un esfors, en touto umelita, pèr nous representa li sentimen d'un felibre miejournau ourdinàri à respèt di Cigaliè e di counfraire ubacous calant per sa « descèndò » annalo.

Quau soun aquéli gènt que vènon, plen d'estrambord (dins la marrido valour dóu mot, la plus courrènto belèu dóu mens en Prouvènço maritimo), fasènt d'esbroufo, pèr tauleja de-longo en recitant quàuqui vers e en se sadoulant de dicho sènso fin. Ço que fan d'ourdinàri à Paris, coume m'es esta di.

Que vènon faire aquéli moussurot e aquéli damoto, parlant prouvençau un cop pèr an, plen de sòu e de croio, e sèmpre lèst à nous baia de leiçoun, à nautre que derraban nosto pauro vidasso dins la susour e li caiau de païs ?

Ai parla de felibre mesquin mai retrouban un pau aquéu biais de vèire dins de catau coume P. Devoluy. Rapelas-vous la letro à Mistral dòu 5 d'avoust de 97 (publicado dins l'Armana de 1984, pajo 77).

La letro presènto uno grosso critico : de felibre que parlon pas prouvençau. Devoluy escriéu : « Fuguè'n escandale abouminable ; franc dóu Capoulié que diguè ço que fau e pretouquè lou pople, tóuti li discouraire charrèron en franchimand, e la chourmo di nebla d'aroundaut nous guinchavo de caire que parlavian prouvençau 'mé li chato dóu païs... »

Pèr quant à Maurras, disié à Jan Carrère : « Fau dire quicon au noum de l'Escolo parisenço » e Jan Carrère ié respoundié : « Je ne sais pas parler prouvençal... »

Faudrié cita tout lou tèste ; lou libre que vèn de creba l'ioù sus la courrespondènci entre Mistral e Devoluy mostro bèn la coulèro dóu Capoulié de l'Acion contre li felibre de l'Uba e sabèn encaro que, souvèn, lou Mèstre pensavo un pau coume éu.

Autro causo de suspicioun e meme d'òdi : lis idèio dins lou plan de la poulitico e de la religioun. A prepaus de la candidatura de Devoluy au Capouleirat, Berluc s'entrevavo s'aquéu brave capitani, deja uganand, èro pas de mai francmassoun (letro à Mistral dóu 5 d'abriéu de 1901) e apoundié : « Despièi quàuquis annado, lou counsistòri s'es degaia en aquelo matèri. L'Escolo de Paris es quasimen un atelié dóu Grand Ouriènt e, se boutan pas la restanco saren desbourda pèr lou flot creissènt di jacoubin e dis atèu, enemí naturau de tóuti li liberta que perseguissèn ».

E retrouban encaro l'oustileta o la trufarié contro quàuquis-un di cap de « l'Escolo de Paris ». Vaqui quàuquis eisèmple. Dins uno letro de Berluc à Marietoun, legissèn : « Mais ce Sextius Michel ! Un vrai Luce de Lancival, un vrai Baour » (27 de novèmbre de 1892). Luce de Lancival (1744-1810) e Baour-Lormian, de Toulouse (1770-1854) an pas acampa trop de glòri dins lis istòri de la literaturo franceso !

Mai que dire de Marietoun peréu ? Gardan en memòri, à prepaus dóu nafra de Sant-Gile, li paraulo de Leon Teissier : « S'un Marietoun revenié, lou Felibrige n'en farié belèu un sòci, mai jamai un majorau nimai un subre-cancelié. Lou Felibrige se grato outè ié prusis, mai porto plus ni niero en esplingo de gravato » (« Calendau », n° 14, febríe 1934, p. 39).

Voudrié pas faire d'alòngui : avèn gaire de tèms e restarié estrange de vèire lou Capoulié vengu à Scèus pèr encoumbi de critico aquéli que nous reçaupon emé tant de gentun e de souleñnita.

Maurice Faure, combien de discours et de conférences, à Paris, à Sceaux et partout, pour faire connaître le Félibrige et défendre la Cause ?

On lui a reproché de n'avoir pas fait grand chose en qualité de ministre de l'Instruction Publique. Mais il n'est resté que quelques mois, d'octobre 1910 à février 1911, dans le second cabinet Briand, attaqué, le pauvre, à droite et à gauche. Sa lettre aux recteurs, du 25 février 1911, a permis l'enseignement de l'histoire et de la géographie locales et, certainement, avec un peu plus de temps, M. Faure aurait songé à l'enseignement de la langue.

Pourtant, Marietoun, Michel et Faure furent souvent mal compris, ce qui m'amène à la troisième partie de mon propos.

Voici donc, amis félibres, un sujet de réflexion que je voudrais vous proposer, aujourd'hui à Sceaux : le Félibrige parisien et les problèmes généraux dont il peut être l'exemple. Sujet difficile à coup sûr et auquel je n'ai pas la prétention de donner de solutions faciles.

Le Félibrige de Paris en effet — et dès le début, il n'y a qu'à considérer l'affaire de 1878 et ses échos à Arles pour l'assemblée de la maintenance de Provence — fut attaqué par quelques dignitaires du Félibrige qui voulaient renfermer l'association à peine ranimée dans un cadre un peu étroit.

Comme cela arrive assez souvent, les critiques étaient différentes et, parfois, contradictoires.

Pour commencer, faisons un effort, en toute humilité, pour nous représenter les sentiments d'un félibre méridional « de base » à l'égard des Cigaliens et des confrères « nordiques » arrivant pour leur « descente » annuelle.



Qui sont ces gens qui viennent, pleins d'enthousiasme (dans le mauvais sens du terme, la plus fréquente peut-être, du moins en Provence maritime), faisant de l'embarras, pour banqueter continuellement en récitant quelques vers et en se soulant de discours sans fin. Ce qu'ils font d'ordinaire à Paris, d'après ce qui m'a été dit.

Que viennent faire ces petits maîtres et ces femmes prétentieuses, parlant le provençal une fois par an, pleins d'argent et d'orgueil, et toujours prêt à nous donner des leçons, à nous qui gagnons péniblement notre pauvre vie dans la sueur et les cailloux du pays ?

J'ai parlé de félibres de base mais nous retrouvons un peu cette façon de voir chez des dirigeants comme P. Devoluy. Rappelez-vous la lettre à Mistral du 5 août 1897 (publiée dans l'Almanach de 1984, page 77).

La lettre présente une grosse critique : des félibres qui ne parlent pas provençal. Devoluy écrit : « Ce fut un abominable scandale ; à l'exception du Capoulier qui dit ce qu'il faut et toucha le peuple, tous les orateurs parlèrent en français, et la troupe des esprits brumeux de là-haut nous regardait de travers, parce que nous parlions provençal avec les jeunes filles du pays... ».

Quant à Maurras, il disait à Jean Carrère : « Il faut dire quelque chose au nom de l'École de Paris » et Jean Carrère lui répondait : « Je ne sais pas parler provençal... ».

Il faudrait citer tout le texte ; le livre qui vient de paraître sur la correspondance entre Mistral et Devoluy montre bien la colère du Capoulier de l'Action contre les félibres du Nord et nous savons encore que, souvent, le Maître pensait un peu comme lui.

Autre cause de soupçon et même de haine : les idées sur le plan de la politique et de la religion. A propos de la candidature de Devoluy au Capoulié, Berluc s'informait si ce brave capitaine, déjà protestant, n'était pas de plus franc-maçon (lettre à Mistral du 5 avril 1901) et il ajoutait : « Depuis quelques années, le consistoire s'est gâté en cette matière, l'École de Paris est presque un atelié du Grand Orient et, si nous ne mettons pas un barrage, nous serons débordés par le flot croissant des jacobins et des athées, ennemis naturels de toutes les libertés que nous poursuivons ».

Et nous retrouvons encore l'hostilité et la moquerie contre quelques-uns des chefs de « l'École de Paris ». Voici quelques exemples. Dans une lettre de Berluc à Marietoun, nous lisons : « Mais ce Sextius Michel ! Un vrai Luce de Lancival, un vrai Baour » (27 novembre 1892). Luce de Lancival (1744-1810) et Baour-Lormian, de Toulouse (1770-1854), n'ont pas amassé trop de gloire dans les Histoires de la littérature française !

Mais q ue dire de Marietoun lui-même ? Nous gardons en mémoire, à propos du blessé de Saint-Gilles, les paroles de Léon Teissier : « Si un Marietoun revenait, le Félibrige en ferait peut-être un sòci, mais jamais un majorau non plus qu'un sur-chancelier. Le Félibrige se gratte où cela le démange, mais ne porte plus ses puces en épingle de cravate » (« Calendau », n° 14, février 1934, p. 39).

Je ne voudrais pas allonger : nous n'avons guère de temps et il serait étrange de voir le Capoulier venir à Sceaux pour agonir de critiques ceux qui nous reçoivent avec tant d'amabilité et de solennité.

Que faut-il retenir des critiques dont j'ai résumé quelques-unes ?

Le banquet de la Coupe

Que fau-ti reteni di critico que n'ai resumi quàuquis-uno ?

Lou « cas Mariétoun », pèr emplega uno espressioun de modo aro. Mai quau a fa d'aquéu Liounés un felibre, un cancelié, un majourau ? Qu'aurié poucsu faire Mariétoun dins lou Felibrige sènso l'apiejo de Mistral, e l'amista de tant d'autre, sarié-ti que Berluc que n'en parlave adès ?

La poulitico, lou « jacobinisme » e tout açò ? Fau pas mespresa lis esfors de Deluns-Mountaud, de Maurice Faure e d'autre pèr douna plaço, dins lis escolo à l'istòri e à la geougrafio loucalo, en esperant la lengo dóu païs.

E fau tambèn rapela li paraulo de M. Faure aculissènt Anselme Mathieu à Paris, en jun de 1893 : « ... Le Felibrige de Paris ne laissera pas échapper la chance que lui offre l'aieul de Font-Ségugne sans affirmer une fois de plus qu'il sera toujours de cœur avec ceux qui, comme Mathieu, le relient non au Felibrige politique et dangereux, mais au felibrige de la poésie et des chansons ».

Que dire à prepaus di Felibre parisen e de la lengo d'O ? De-segur n'i'aguè forço que parlavon pas gaire la lengo mai es-ti pas un pau — lou devèn recounèisse — uno deco dóu Felibrige ? vo, dóu mens, un problèmo ? Quouro M. Bonaparte-Wyse soungè à se faire pourta Capoulié, Mistral lou rebutè e, subretout, seguènt lis istourian dóu Felibrige, perqué èro pas capable de prounoucia quatre mot de prouvençau.

E meme, après la guerro de quatorze, P. Azema nous conto qu' « en 1919... seguèren noun pas à « manca cinq », mès à manca quatre — à manca quatre vouès — d'avedre pèr capoulié un majourau que, se coumprenié lou prouvençau (amai encara !) èra prou en pena pèr lou parla, e court d'à-founs pèr l'escrièure (« Calendau », mars 1934).

E aquéu majourau, es iéu que l'apounde, venié pas de Paris !

Avèn pas lou tèms de trata, e meme de resumi, tóuti li proublèmo mai n'en rescountran un di gros, à prepaus dóu Felibrige en generau.

Dins soun discours de Scèus, dóu 22 de jun de 1890, Michèu Breal, lou famous linguiste, disié :

« ... Mais vous avez encore un autre mérite, c'est de n'être pas exclusifs. Dans l'armée des méridionaux, vous admettez des volontaires. Pour passer Provençal, au choix, il suffit d'aimer votre beau ciel, de parcourir avec bonheur vos vieilles cités, d'avoir fait le pèlerinage de Maillane ou d'avoir bu à la coupe catalane. Il n'y a pas ici de privilège de naissance comme dans vos anciennes cours d'amour, la loi suprême est l'attraction des cœurs... »

Breal, de-segur, emplego pas lou mot de « Felibre » mai se pòu vèire la questioun dóu biais felibren : fau-ti reçaupre dins lou Felibrige de gènt que soun pas de Miejourna, mai qu'an la fe dins l'obro mistralenco, de gènt que parlon pas la lengo d'O mai qu'an la vouloune de l'estudia, de gènt que restaran belèu pas dins lou Miejour, mai que pourran ajuda au Felibrige dins soun païs o dins soun relarg particulié ?

Me dirès : s'es crea li « sòci » pèr aquéli. Mai n'ia belèu que soun mai que de sòci.

Ai pas la croio de baia uno responso à-n-aquelo questioun mai crese que fau moustra lou proublèmo, un proublèmo que rèsto liga à l'eisistènço memo dóu Felibrige...

Que dire pèr acaba ? Lou Felibrige parisen, que critica que fuguèsse a tengu soun impourtanço dins la vido de noste movemen. A countribuí de-segur à faire counèisse lis obro marcanto d'O dins li letro franceso. De vèire, bonadi l'intervencioun de Pau Arène, de Mariétoun, de Michèu 'e de Faure, d'ome coume Renan, Zola, A. France o F. Coppée presida li fèsto de Scèus e remarca lis esfors di miejourna pèr retrouba sa lengo e soun « identita », èro uno provo de la simpatio e de la coumprenesoun que nòstis escrivèire reçaupien encò de quàuqui catau de « l'inteligènci » parisenço. Aquéli grands escrivèire francès coumprenièn que li letro d'O caupien dins lou patrimòni naciounau e qu'èro pas mestié d'oupausa de-longo l'Uba e lou Miejour.

Pode dounc, lou coumprenès tóuti de-segur, auboura la Coupo au Felibrige parisen d'aièr e de vueli e i novèu majourau que van oubra emé nautre pèr la vido e l'espandimen dóu Felibrige.

Pau ROUX
Capoulié dóu Felibrige

Le « cas Mariétoun », pour employer une expression à la mode actuellement. Mais qui a fait de ce Lyonnais un félibre, un chancelier, un majoral ? Qu'aurait pu faire Mariétoun dans le Félibrige sans l'appui de Mistral, et l'amitié de tant d'autres, ne serait-ce que Berluc dont je parlais à l'instant ?

La politique, le « jacobinisme » etc. ? Il ne faut pas mépriser les efforts de Deluns-Montaud, de Maurice Faure et d'autres pour donner une place dans les écoles à l'histoire et à la géographie locales, en attendant la langue du pays.

Et il faut encore rappeler les paroles de M. Faure accueillant Anselme Mathieu à Paris, en juin 1893 : « ... Le Félibrige de Paris ne laissera pas échapper la chance que lui offre l'aieul de Font-Ségugne sans affirmer une fois de plus qu'il sera toujours de cœur avec ceux qui, comme Mathieu, le relient, non au Félibrige politique et dangereux, mais au Félibrige de la poésie et des chansons ».

Que dire à propos des félibres parisiens et de la langue d'Oc ? Certes, il y en eut beaucoup qui parlaient peu la langue mais n'est-ce pas un peu — nous devons le reconnaître — une tare du Félibrige ? Ou, du moins, un problème ? Quand W. Bonaparte-Wyse songea à se présenter comme Capoulier, Mistral le repoussa et surtout, selon les historiens du Félibrige, parce qu'il n'était pas capable de prononcer quatre mots de provençal.

Et même après la guerre de quatorze, P. Azema nous raconte qu' « en 1919... nous fûmes non pas à « moins cinq », mais à moins quatre — à moins quatre voix — d'avoir pour Capoulier un majoral qui, s'il comprenait le provençal (et encore !) était bien en peine pour le parler, et totalement incapable de l'écrire (« Calendau », mars 1934).

Et ce majoral, c'est moi qui l'ajoute, ne venait pas de Paris !

Nous n'avons pas le temps de traiter, et même de résumer, tous les problèmes mais nous en rencontrons un gros, à propos du Félibrige en général.

Dans son discours de Sceaux, du 22 juin 1890, Michel Bréal, le fameux linguiste, disait :

« ... Mais vous avez encore un autre mérite, c'est de n'être pas exclusifs. Dans l'armée des méridionaux, vous admettez des volontaires. Pour passer Provençal, au choix, il suffit d'aimer votre beau ciel, de parcourir avec bonheur vos vieilles cités, d'avoir fait le pèlerinage de Maillane ou d'avoir bu à la coupe catalane. Il n'y a pas ici de privilège de naissance comme dans vos anciennes cours d'amour, la loi suprême est l'attraction des cœurs... ».

Bréal, certes, n'emploie pas le mot de « félibre » mais on peut considérer la question du côté félibréen : faut-il recevoir dans le Félibrige des gens qui ne sont pas méridionaux, mais qui ont la foi dans l'œuvre mistralienne, des gens qui ne parlent pas la langue d'Oc mais qui ont la volonté de l'étudier, des gens qui ne resteront peut-être pas dans le Midi, mais qui pourront aider le Félibrige dans leur pays ou dans leur milieu particulier ?

Vous me direz : on a créé les « sòci » pour ces gens-là. Mais il y en a peut-être qui sont plus que des « associés ».

Je n'ai pas la prétention d'apporter une réponse à cette question mais je crois qu'il faut montrer le problème, un problème qui reste lié à l'existence même du Félibrige...

Que dire pour terminer ? Le Félibrige parisien, quelque critiqué qu'il fût, a joué un rôle important dans la vie de notre mouvement. Il a contribué certainement à faire connaître les œuvres marquantes d'Oc dans les lettres françaises. De voir, grâce à l'intervention de Paul Arène, de Mariétoun, de Michel et de Faure, des hommes comme Renan, Zola, A. France ou F. Coppée présider les fêtes de Sceaux et remarquer les efforts des méridionaux pour retrouver leur langue et leur « identité », était une preuve de la sympathie et de la compréhension que nos écrivains recevaient chez quelques notables de « l'intelligentsia » parisienne. Ces grands écrivains français comprenaient que les lettres d'Oc faisaient partie du patrimoine national et qu'il n'était pas nécessaire d'opposer continuellement le Nord et le Midi.

Je peux donc, vous le comprenez tous certainement, lever la Coupe au Félibrige parisien d'hier et d'aujourd'hui, et aussi aux nouveaux majoraux qui vont travailler avec nous pour la vie et le développement du Félibrige.

Paul ROUX
Capoulier du Félibrige



Odyle Rio, reine du Félibrige, boit à la « Coupe Sainte ».



A l'issue du banquet, le chant de la « Coupo Santo ».

L'hommage à Joseph Loubet et à Léon Ancely



La tombe et son rosier symbolique.

Moussu lou Conse,
Gènti Rèino,
Midamo, Midamisello, Messiés,

Aquest an que sian vengu à Scèus, pèr la Santo-Estello dóu centenari, coume pas rëndre un óumenage pïous e fervourous à-n-un ome que nous dèu aluca, emé gau, encuei, dóu Paradis sant-estelen, un ome que, de-segur, soun-javo à-n-uno fèsto coume la nosto mai ausavo pas, belèu, la demanda vertadie-ramen.

Ai pas agu l'ounour, malurousamen, de counèise persounalamen Jousè Loubet mai sabe quant fuguè grand son role dins lou Felibrige parisen e grand sa plaço dins lou Felibrige en generau. Un ome moudèste tambèn, coume n'i'a agu forço dins nosto associacioun, au countrari de ço que quàuquis-un voudrien leissa entendre. Li Felibre soun pas tóuti de marchand d'estampèu e de « *fasen de brut* ». E l'estrambord d'aiours vai pas toujours à l'encontro de la vido dóu dedins e dóu serious dins l'acioun.

E, pèr, Jousè Loubet, se pòu pas óublida lou laus, belèu court mai plen e escrincéla, baia pèr lou regreta Andriéu Chamson dins « *La France Latine* » (n° 58-59, 2^e et 3^e trim. 1974) : « *Jousè Loubet e la perfecioun dóu dedins* ».



Emplega di Posto, coume Chabaneau à la debuto, aluminavo sa vido pèr lou pantai pouèti e l'obro felibrenco.

Vole pas eici — farié trop long e counvendrié mau à-n-un « *estrangié* » davans de gènt que l'an couneigu — parla coume faudrié dóu pouèto e dóu proutour o encaro dóu luogo-tenènt, fidèu de Marius Jouveau.

Retendrai subre-tout l'ativeta de Jousè Loubet pèr reviéuda lou Felibrige parisen après la chavano tant crudèlo de 1914 et li despartido de Sestius Michèu, de Pau Marietoun, de Maurice Faure e dis autre « *Primadié* », cepoun dóu vièi groupamen. Après lou bourroulamen toutau dóu mounde pounentau — s'es di emé resouq que lou siècle dès-e-nouven s'èro roumpu emé la guerro de quatorze — foulié quaucun pèr reprendre lou lume e acampa li mie journau de Paris e de soun relarg, fidèu à sa lengo e à l'esperit mistralen.

E Loubet, ajuda de Frissant e de Veran, cridè la rampelado e foundè « *Les Amis de la Langue d'Oc* », que ié mantenguè soun afiscacioun fin qu'à sa mort.

Mai soun acioun s'arrestavo pas i fèsto de Scèus e is affaire de Paris ; rape-larai que mandè d'article à « *Calendau* » e à manto revisto felibrenco ; que fuguè un di vue, emé Marius Jouveau, Anglade e Jeanroy, à signa la letro, adressado en 1925 au menistre de l'Estruccion publico, pèr demanda l'enseignamen dóu dialèite pèr li mèstre d'escolo ; que, en 1938, pougiguè soun ajudo i Catalan sagata pèr la guerro d'Espagno.

Ansin poudèn que se clina davans lou cros, enfin sauva, d'un ome e d'un felibre que s'amerito tant nosto reconeissènço e noste respèt.

Pau ROUX
Capoulié dou Felibrige

A l'issue du banquet de la Coupe, une importante délégation de félibres, conduite par le capoulier, s'est rendue au cimetière communal pour y honorer la mémoire de Joseph Loubet (1874-1951) et de Léon Ancely (1890-1971).

En arrivant au cimetière, le capoulier a tout d'abord accompli, au nom du Félibrige, en présence de M. le maire de Sceaux, les formalités de renouvellement de la concession de Joseph Loubet et de son épouse avant de se rendre avec toutes les personnes présentes devant la tombe restaurée quelques semaines plus tôt par les soins de la municipalité (photo ci-contre).

M. Oheix, président du comité d'organisation de la Sainte-Estelle, rappela tout d'abord le sens de la démarche accomplie par les félibres ; Mlle Danchot, secrétaire générale des « *Méridionaux de Sceaux* », donna ensuite lecture d'une lettre que Mireille Loubet lui avait adressée en 1974, à l'occasion du centenaire de la naissance de son père ; Mme Laurent, membre de l'association des « *Méridionaux de Sceaux* », dit un fragment d'un poème de Joseph Loubet, tiré de « *Les roses qui saignent* » ; M. Azemard, syndic de la maintenance du Languedoc, mêla symboliquement un peu de terre de Montpellier, ville natale de Loubet, à celle du lieu de sa dernière demeure ; M. Jean Fourié, secrétaire général des « *Amis de la langue d'Oc* », déposa les fleurs que les membres de l'association avaient apportées pour honorer leur ancien président ; le capoulier, enfin, traduisit les sentiments de tous dans un discours dont le texte figure ci-dessous (photo ci-dessous, à gauche).

Après quoi, on se rendit en cortège jusqu'à la tombe de Léon Ancely où Mlle Pila, bibliothécaire municipale, l'une de ses « *héritières spirituelles* », déposa une gerbe de fleurs (photo ci-dessous, à droite).

Monsieur le Maire,
Gentes Reines,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

En cette année où nous sommes venus à Sceaux, pour la Sainte-Estelle du centenaire, comment ne pas rendre un hommage pieux et fervent à un homme qui doit nous regarder, avec joie, aujourd'hui, du Paradis de Sainte-Estelle, un homme qui, certainement, songeait à une fête comme la nôtre mais n'osait pas, peut-être, la demander véritablement.

Je n'ai pas eu l'honneur, malheureusement, de connaître personnellement Joseph Loubet mais je sais combien fut grand son rôle dans le Félibrige parisien et grande sa place dans le Félibrige en général. Un homme modeste aussi, comme il y en a eu beaucoup dans notre association, contrairement à ce que certains voudraient laisser entendre. Les Félibres ne sont pas tous des marchands de vacarme et des « *faisons du bruit* ». Et d'ailleurs l'enthousiasme ne va pas toujours à l'encontre de la vie intérieure et du sérieux dans l'action.

Et, pour Joseph Loubet, on ne peut pas oublier l'éloge, peut-être court mais plein et ciselé, donné par le regretté André Chamson dans « *La France latine* » (n° 58-59, 2^e et 3^e trim. 1974) : « *Joseph Loubet et la perfection intérieure* ».



Employé des Postes, comme Chabaneau dans ses débuts, il illuminait sa vie par le rêve poétique et l'œuvre félibréenne.

Je ne veux pas ici — cela traînerait en longueur et conviendrait mal à un « *étranger* » devant des gens qui l'ont connu — parler comme il faudrait du poète et du prosateur ou encore du lieutenant fidèle de Marius Jouveau.

Je retiendrai surtout l'activité de Joseph Loubet pour ranimer le Félibrige parisien après la tourmente si cruelle de 1914 et les morts de Sextius Michel, de Paul Mariéton, de Maurice Faure et des autres « *Primadiers* », souches du vieux groupement. Après le bouleversement total du monde occidental — on a dit avec raison que le dix-neuvième siècle s'était brisé avec la guerre de quatorze — il fallait quelqu'un pour reprendre le flambeau et rassembler les méridionaux de Paris et de sa région, fidèles à leur langue et à l'esprit mistralien.

Et Loubet, aidé de Frissant et de Veran, battit le rappel et fonda « *Les Amis de la langue d'Oc* », société à laquelle il maintint son attention passionnée jusqu'à sa mort.

Mais son action ne s'arrêtait pas aux fêtes de Sceaux et aux affaires de Paris ; je rappellerai qu'il envoya des articles à « *Calendal* » et à maintes revues félibréennes ; qu'il fut un des huit, avec Marius Jouveau, Anglade et Jeanroy, à signer la lettre, adressée en 1925 au ministre de l'instruction publique, pour demander l'enseignement des dialectes par les instituteurs ; et que, en 1938, il apporta son aide aux Catalans déchirés par la guerre d'Espagne.

Ainsi, nous ne pouvons que nous incliner devant la tombe, enfin sauvée, d'un homme et d'un félibre qui mérite tant notre reconnaissance et notre respect.

Paul ROUX
Capoulier du Félibrige

LUNDI 11 JUIN

L'apéritif-concert — Mireille

L'apéritif-concert

Principalement occupée par la réunion du conseil général du Félibrige et le banquet de la Coupe, tous deux exclusivement réservés aux félibres, la journée du lundi s'est terminée dans une atmosphère très joyeuse avec l'apéritif-concert organisé au jardin de la Ménagerie.

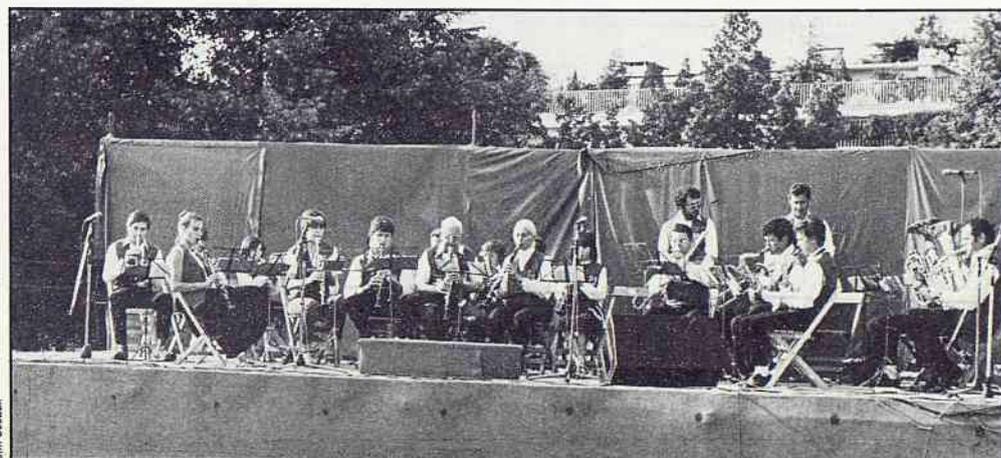
Le programme, très éclectique, a permis d'entendre successivement une formation classique de l'Association des Amis des Orchestres de Jeunes Alfred Loewenguth, le « Jazz-Group » de Raymond Fonsèque et la fanfare d'Étrechy.



Le « Jazz-Group » de Raymond Fonsèque



L'orchestre de l'AAOJAL

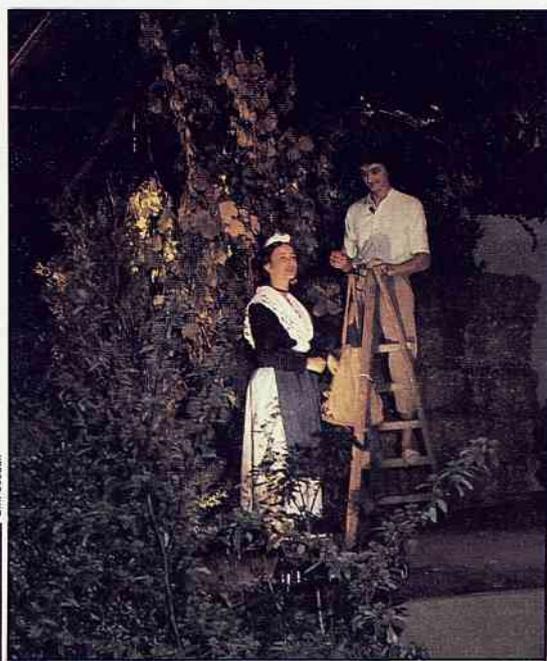


La fanfare d'Étrechy

Mireille

Le lundi, en soirée, était donnée sous le chapiteau du jardin de la Ménagerie, une représentation théâtrale : « Mireille » de Frédéric Mistral, dans une adaptation de César Choisy, directeur du « Théâtre du Mistral » (les spectateurs n'entendant pas le provençal recevaient, à l'entrée, un livret en français).

Comme les photos ci-contre ne permettent pas réellement de s'en rendre compte, les décors et leur environnement de verdure et de fleurs (créé, comme pour la messe au Petit-Château, grâce à l'aimable participation des Pépinières Croux) fai-

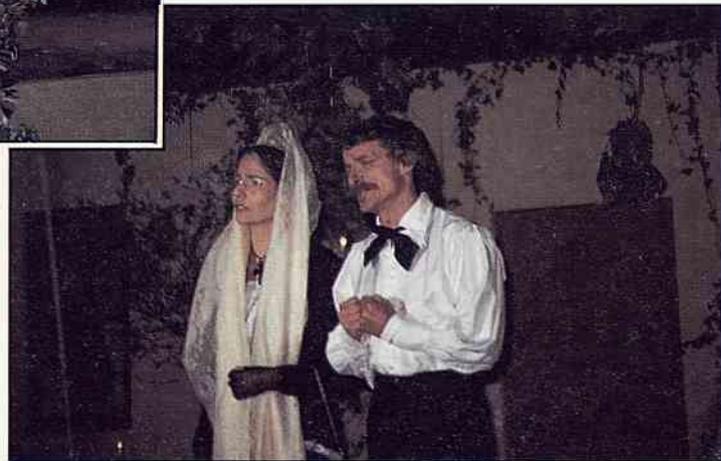


Autour des récitants, Odyle Rio et César Choisy, se sont animés Mireille (Magali Barbantan), Vincent (Eric Boubon) et tous les personnages de l'immortel poème.

saient totalement oublier le chapiteau, et le spectacle prenait l'allure de ceux que l'on peut goûter l'été, en Provence, sous la voûte étoilée.

Quant à l'interprétation de la troupe du Théâtre de Mistral, elle avait le naturel et la spontanéité que seuls possèdent les amateurs quand la foi en ce qu'ils font leur permet d'approcher de très près le professionnalisme.

Belle soirée, émouvante soirée, dont se souviendront non seulement les félibres — même s'ils n'en étaient pas à leur première « Mireille » — mais aussi ceux des Scéens que la barrière de la langue n'avait pas rebutés.



L'excursion des félibres en Ile-de-France

Traditionnellement, les trois jours de fêtes de la Sainte-Estelle trouvent un prolongement dans une excursion que les organisateurs proposent aux félibres le mardi de Pentecôte.

Pour la Sainte-Estelle de Sceaux, si une visite à la très grande ville voisine s'imposait, il ne pouvait être question de s'en tenir là et, avant de se rendre à Paris, les félibres ont eu l'occasion d'apprécier successivement :

- Une visite de l'exposition « *Une girafe pour le roi* », organisée par le musée de l'Ile-de-France à l'Orangerie du château de Sceaux, commentée, pour l'un des groupes, par M. Georges Poisson, conservateur en chef du musée et, pour l'autre, par Mme Ariès, conservateur.
- Une promenade dans les jardins du château de Versailles, malheureusement limitée par le temps.
- Un aperçu de la vallée de Chevreuse avec arrêt à Dampierre pour le déjeuner.
- Un pèlerinage au square des Poètes de la porte d'Auteuil qui compte, parmi



ses plaques commémoratives, celle de Mistral, ainsi qu'une statue de Charoun Rieu.

Quant à Paris, c'est de la Seine qu'elle a pu être admirée, entre le pont de l'Alma et Notre-Dame, au cours d'une croisière en bateau-mouche, organisée à l'initiative des « *Amis de la langue d'Oc* », se terminant exceptionnellement à hauteur de l'Hôtel de Ville où les félibres devaient se rendre à l'invitation du maire de Paris.

M. Jacques Chirac, accaparé par la campagne des élections européennes, avait exprimé au Capoulier du Félibrige et au maire de Sceaux ses regrets de ne pouvoir les recevoir personnellement avec leurs amis, mais avait délégué un de ses adjoints qui devait réserver aux félibres un accueil très chaleureux.

Le Capoulier l'en remercia très vivement dans une allocution pleine d'humour dont on trouvera le texte ci-dessous.

Dernier acte de la Sainte-Estelle de Sceaux, cette réception fut unanimement goûtée, comme l'avait été l'ensemble de la journée.



Moussu lou Conse,
Midamo e Messiés dóu Municipe parisen,
Midamo, Midamisello, Messiés,

Es pèr nautre, felibre, un grand onour d'être reçaup, eici, òuficialamen, à la coumuno de Paris, la coumuno la plus gloriouso de Franco, se pourri dire, que tant de cop a baia soun cadre à nosto istòri.

Voudrièu, en proumié, au noum de tóuti, vous gramacia, Moussu lou Conse, pèr aquest onour que regisclo sus tout lou Miejour.

I'a de gènt, e de Felibre dóu gros grun, que se soun escalustra d'uno Sant-Estelle Ubacouso, e que, belèu, regardarien aquelo vesito d'encuei coumo un trahimen e un renegamen vertadié.

Mai, lou dise quatecan, sian vengu à Paris, sian pas vengu à Canossa.

Sian vengu, noun pas dins uno capitalo nivelarello, noun pas vers uno meno d'estourma lèst à tout empassa e à tout digeri, meme li mèmbre que s'òmè l'an tengu sa plaço, dins la literaturo, lis art, la poultico e lou travail ourdinari.

Paris d'aiours es-ti pas — coume s'es di — lou resumit de tóuti lis encountrado de Franco ? E, ansin, de noste Miejour, que sis òmè l'an tengu sa plaço, dins la literaturo, lis art, la poultico e lou travail ourdinari.

Nous an fa reproche de pas gaire ama lou travail, coume an di qu'erian de « *ces départements qui ont le privilège de donner beaucoup de ministres à la République et peu d'enfants à la France* » (Pierre Gaxotte, cf « *Calendau* » n° 23, Novembre 1934) ; mai, acò, lou sabès, pènsè, es uno legèndo que de miejouran an countribui à espandi.

Sabe tambèn que, long-tèms, Paris es esta presenta un pau coume un liò de perdicion, dins lou Felibrige.

Enfant de felibre, dins lis annado trento, me cresièu que Mistral, aguent counceigu la glòri parisenco à prepaus de « *Mirèio* », èro revengu s'encafourna à Maiano sènso plus pourta si pèd dins la Babilouno pècadouiro di tèms mouderne.

E vesiéu quâsi un tablèu, dins lou biais espectaciously e mouralisaire dóu siècle des-e-veuehen : d'un caire, l'Arc de Trioumfe, lou Panteoun et li toure ufanouso de Nosto-Damo ; de l'autre, lou pichot clouchié de Maiano et lou Mas dóu Juge ; e, au mitan, lou Pouèto, lis usso frouncido, la caro virado vers Maiano, lou bras dre mè la man revirado, tendu vers Paris dins un gèste de refus e de denegacion.

Paure de iéu ! Mistral es vengu mant un cop dins la Capitalo, meme s'a critica lou pivelage marrit que pòu faire naisse sus quâquis-un.

A sachu presenta lou Miejour à Paris, dins sa dicho dóu 25 de mai de 1884 — i'à un siècle — à Scèus :

« *Mai Paris nous écoute ; es estouna, belèu, d'ausi que de Francés canton dins un langage meloudious et clair, e que pamens es pas lou siéu, e Paris se demando : « Mai coume vai que tóuti lis enfant de Franco parlon pas coume iéu ? » E li brâvi Felibre respondon à Paris : « La Franco es grando... E dins chascue langage, quand l'enfant dis : Me maire, la maire sourris et l'embrasso ».*

E lou Felibrige es un pau au siéu dins vosto vilo, Moussu lou Conse. S'an an dis l'arroundimen quingen, poudèn pas òubli da que Sestius Michèu, de Senas, proche de Cavaïoun, n'en fuguè conse trento an de tèms. Quau èro deputa de Bello-Villo en 1893 ? Clouvis Hugues, èu tambèn Majorou dóu Felibrige.

E meme se voulèn s'espaceja pèr vesita « *Paris de nue* », trovaren à Mount-Martre lou souveni dóu Majorou Ravous Ginèsto, Raoul Gineste en francès, ami d'Alphonse Allais e cepoun dóu famous « *Cat Negre* » (« *Le Chat Noir* »)...

Mai, resseguras-vous ! Sian de gènt pacifi, sian pas vengu eici pèr counquista que que siegue, e mai siguen arriba pèr lou fluvi, coume li Nourmand.

Vous gramacia enca'n cop, Moussu lou Conse, Midamo e Messiés dóu Municipe. E acabarei pèr aquesti mot : Vivo lou Felibrige parisen ! Glòri à Paris, noblo cièuta de Franco !

Pau ROUX
Capoulier dou Felibrige



Monsieur le Maire,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est pour nous, félibres, un grand honneur que d'être reçus, ici, officiellement à la mairie de Paris, dans la commune la plus glorieuse de France, pourrait-on dire, qui, si souvent, a servi de cadre à notre histoire.

Je voudrais tout d'abord, au nom de tous, vous remercier, Monsieur le Maire, pour cet honneur qui rejait sur tout le Midi.

Il y a des gens, et des dirigeants du Félibrige, qui se sont offusqués d'une Sainte-Estelle « *nordique* », et qui, peut-être, regarderaient cette visite d'aujourd'hui comme une trahison et un véritable reniement.

Mais je le dis tout de suite, nous sommes venus à Paris, nous ne sommes pas venus à Canossa.

Nous sommes venus, non dans une capitale niveleuse, non dans une sorte d'estomac prêt à tout engouler et à tout digérer, même les membres qui l'aident à vivre, non vers un poule cruel et fascinateur

envoyant de tous côtés ses tentacules englués pour tout saisir, mais vers une cité de science, de beauté et de liberté, fière de son histoire, comme nous le sommes, nous, de la nôtre.

Paris d'ailleurs n'est-il pas — comme on l'a dit — le résumé de toutes les régions de France ? Et, ainsi, de notre Midi ; ses hommes y ont tenu leur place dans la littérature, les arts, la politique et le travail ordinaire.

On nous a reproché de ne pas aimer beaucoup la besogne ; on a dit aussi que nous étions de « *ces départements qui ont le privilège de donner beaucoup de ministres à la République et peu d'enfants à la France* » (P. Gaxotte) ; mais c'est là, vous le savez, je pense, une légende que des méridionaux ont contribué à répandre.

Je sais aussi que, pendant longtemps, Paris a été présenté un peu comme un lieu de perte, dans les milieux félibrés.

Fils de felibre, dans « *les années trente* », je croyais que Mistral, après avoir connu la gloire parisienne à propos de « *Mireille* », était revenu se cloîtrer à Maillane et n'avait plus porté ses pieds dans la Babylone pécheresse des temps modernes.

Et je voyais presque un tableau dans le style grandiloquent et moralisateur du dix-huitième siècle : d'un côté l'Arc-de-Triomphe, le Panthéon et les tours orgueilleuses de Notre-Dame ; de l'autre, le petit clocher de Maillane et le Mas du Juge ; et, au milieu, le Poète, le sourcil froncé, le visage tourné vers Maillane, le bras droit avec la main retournée, tendue vers Paris dans un geste de dénégation.

Hélas ! Mistral est venu souvent dans la Capitale, même s'il a critiqué la fascination mauvaise qu'elle peut exercer sur quelques-uns.

Il a su présenter le Midi à Paris, dans son discours du 25 mai 1884, il y a un siècle, à Sceaux :

« *Mais Paris nous écoute ; il est étonné, peut-être, d'entendre que des Français chantent dans un langage mélodieux et clair, et qui pourtant n'est pas le sien, et Paris se demande : « Mais comment se fait-il que tous les enfants de France ne parlent pas comme moi ? » Et les braves félibres répondent à Paris : « La France est grande... Et dans chaque langage, quand l'enfant dit : Ma Mère, la mère sourit et l'embrasse ».*

Et le Félibrige est un peu chez lui dans votre ville, Monsieur le Maire. Si nous allons dans le Quinzième, nous ne pouvons pas oublier que Sextius Michel, de Senas, près de Cavaillon, en fut maire pendant trente ans. Qui était député de Belleville en 1893 ? Clouvis Hugues, lui aussi majoral du Félibrige.

Et même si nous voulons nous récréer pour visiter « *Paris de nuit* », nous retrouverons à Montmartre le souvenir du majoral Ravous Ginèsto, Raoul Gineste en français, ami d'Alphonse Allais et habitué du fameux « *Chat Noir* ».

Mais rassurez-vous ! Nous sommes des gens pacifiques, nous ne sommes pas venus ici pour conquérir quoi que ce soit, bien que nous soyons arrivés par le fleuve comme les Normands.

Nous vous remercions encore une fois, Monsieur le Maire. Et je terminerai par ces mots : Vive le Félibrige parisen ! Gloire à Paris, noble cité de France !

Paul ROUX
Capoulier du Félibrige